

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE.—La Lanterne de Juillet, (suite et fin).—Tom-Trick.—Mike-Fink le Batelier.—BIOGRAPHIE.—Brantôme.—Daniel Webster.—Extraits de l'Eloge Funèbre de Mgr. de Forbin-Janson.—Articles lus devant la Société des Amis.—L'Education aux Etats-Unis.—Histoire de la Semaine.—Faits divers.

LITTÉRATURE.

La Lanterne de Juillet.

(Suite et fin.)

« Je vous dois ces détails, mais non ceux de ma vie, insignifiants d'ailleurs. Passons.—J'étais soldat depuis deux ans, et au fond de l'Andalousie avec mon régiment, quand Napoléon nous appela d'Espagne en Russie. Il y avait bien quinze années que je n'avais mis le pied sur le sol de la capitale; il fallait une volonté supérieure pour m'y rappeler.—En arrivant nous eûmes un jour de congé; j'errai dans les rues jusqu'au soir. Soit religion des souvenirs, soit pour essayer mon courage, j'osai visiter cet emplacement qui rappelait une douloureuse date de ma vie.—Il faisait un temps d'automne, frais parfois, avec de chaudes bouffées de vent. Aux lumières des boutiques entr'ouvertes (il y en avait peu, c'était jour de fête), de jeunes filles, mignonnes, frêles, parées, jouaient au volant. Leurs espiègleries, leurs paroles folâtres, leurs joyeux éclats de rire, me firent de la peine. Je comptais trouver là quelque chose de calme d'un cimetière, et d'effrayant comme un instrument de supplice. Je revis la fenêtre d'où j'avais tout vu; il y avait de la lumière, de la mousseline et des fleurs; et sous mes pieds, sur un carré, sombre tout à l'entour, la clarté vacillante du réverbère doucement balancé par le souffle du vent faisait errer mon ombre, qui circulait autour de moi.—J'avais assisté à de tristes choses en Espagne, messieurs; comme à des exécutions de village pour un Français assassiné; comme à des monceaux de cadavres des nôtres qu'on retrouvait pêle-mêle dans les citernes quand ils s'endormaient chez les gens du pays sur la foi de l'hospitalité. Ma tête, depuis l'enfance, depuis le 2 août, s'occupait plus particulièrement, comme vous le pouvez croire, d'idées mélancoliques; eh bien! je n'éprouvais que de la contrariété, mais rien de cette poignante amertume qui m'avait poursuivi sur la terre étrangère.—La mort après tout est bonne pour qui se voit isolé dans le monde; je l'étais, et je le sentais vivement, ou du moins je le crois, car ce qui m'arriva peut bien, depuis, m'avoir fait mal interpréter la situation indécise de mon esprit.

« L'allée de la maison que j'habitais autrefois avec ma mère s'ouvrit: il en sortit une petite demoiselle qui passa rapidement près de moi. A quelque pas elle s'arrêta tout à coup, revint, puis repartit encore, et finalement s'arrêta. Elle m'avait regardé, nos yeux

se rencontrèrent. Elle baissa les siens, mais elle ne s'en alla pas! et j'eus lieu de penser, quand je m'en rendis compte, qu'il y avait plus de trouble dans mon maintien que dans celui de la jeune fille; enfin elle m'adressa la parole. D'après le chiffre de mon shako, qui brillait sous le réverbère, elle me demanda des nouvelles d'un de ses parents, ancien sergent de ma compagnie. Il avait resté en Espagne, à Saint-Sébastien. J'en parlai longtemps, elle m'écouta sans impatience, tant qu'à la fin sa bonne maman descendit. Elle allait gronder; je me hâtai de raconter l'occasion de cette rencontre, et tandis que nous causions, la vieille dame et moi, les jolies joueuses du voisinage vinrent nous enlever Célestine pour faire une partie de volant. Elle avait seize-ans tout au plus, et cette étourderie ingénue qui, dans nos villes, où l'esprit ne mûrit que trop vite, se rencontre rarement à cet âge. Rien de séduisant comme son babil. L'heure fut rapide; c'était un charme que de voir ce joli corps, souple et à tenir dans les dix doigts, se cambrier, comme s'il allait rompre, pour arrêter l'élan du léger emplumé qu'elle faisait bondir avec adresse. Je détournai quelque fois le volant: elle me booda, et me fit demander pardon. Quand elle le laissait tomber, elle revenait près de nous écouter et contrarier sa bonne maman, qui en raffolait. Elle fut très-maladroite, et une de ses amies lui dit sur cela un mot qui me fit rougir. Assurément je prenais de l'amour. Elles me quittèrent enfin, et je me trouvai seul dans la rue silencieuse. Ce n'est qu'à ce moment, que tout me parut sinistre dans ce lieu trop mémorable pour moi. Je pensais douloureusement à la mort de mon père, à ma mère que le désespoir avait éteinte: c'est que je n'étais plus isolé.

« Pardon, messieurs, j'abuse de votre indulgence.—C'est une singularité de ma vie que moi, si taciturne d'ailleurs, j'aie aujourd'hui tant de confidens.—Il était tard, trop tard; en rentrant à la caserne je fus consigné pour quinze jours. Le dixième on nous réveilla dans la nuit, et mon régiment se mit en marche vers le Rhin. Je n'avais pas revu Célestine, et je n'osai lui écrire.

« Les temps vont vite quand la mauvaise fortune s'en mêle. J'assistai avec le maréchal de Trévisé à l'explosion du Kremlin; je fallis périr à la Bérésina; enfin en 1815, du rocher de l'île d'Elbe quand Napoléon s'élança vers Paris, j'étais parmi les fidèles qui le suivirent du fond de son exil. Sa fortune alla plus rapidement que moi. Retenu malade à Lyon sur un grabat que je quittai pour le rejoindre à Mont-Saint-Jean, je vis s'évanouir dans la fumée des batteries anglaises des rêves auxquels j'avais dû croire. J'éclai-pai seul de mon régiment à la destruction; et sous la blouse d'un paysan, couchant dans les bois, vivant de rencontre, désolé des malheurs de mon pays, pensant quelquefois à cette Célestine, enfant qui devait m'avoir oublié, j'entrai furtivement dans Paris, n'ayant pour fortune que ma croix de la légion-d'honneur, donnée par Napoléon dans les cent-jours, et mon épée de sous-lieutenant.

« Oh! comme je mordis mes mains de rage quand je vis dans le champ du Carrousel ces bivouacs de Russes et leurs canons pointés contre les Tuileries. C'est une

grande honte qu'on n'effacera bien qu'à Saint-Petersbourg, messieurs! C'était à peine s'il y avait à Paris un état-major français.

« Ma présence dans la capitale était un délit; je le sentais, mais qu'importe!—Je courus dans le quartier Montorgueil, j'errai sous le réverbère, peut-être satisfait de revenir à ces lugubres tableaux de mon enfance, et rêvant qu'un espion me saisisrait là où des tiges avaient assassiné mon père.

Je guettais Célestine; je la vis à sa fenêtre, je montais. A travers la porte j'entendis sa voix, mais je n'osai frapper. Un soldat de Napoléon pouvait compromettre cette famille en s'y introduisant, et puis n'était-ce pas une folie? car elle devait (ce refrain me revenait sans cesse) m'avoir complètement oublié.

« Pour la dixième fois, plus ou moins, je fis faction devant sa porte, quand un soir, à près de minuit, elle sortit précipitamment et toute échevelée. Je tremblai comme un coupable; mais elle ne m'avait pas vu.—Un officier Russe qui passait près de la pharmacie demi-closée où elle venait d'entrer, s'arrêta et se prit à la considérer à travers les vitres.—L'incident de ce Russe m'inquiéta moins que la cause de cette sortie, car je n'ai jamais compris qu'on put insulter une femme.—Ce fut pourtant ce qu'il tenta de faire quand, au sortir de la boutique qui se ferma, Célestine, se fut élancée de nouveau de la rue. Il la saisit à bras le corps, et se mit en devoir de l'entraîner. Mais à l'instant même j'avais appesanti ma main avec fureur sur la figure du misérable. Célestine, pâle et tremblante, sans voix et sans force, se débattait à terre que déjà le Russe me menaçait de son épée. A près quelques pas en arrière pour saisir la miègne, je rencontrai bientôt le fer; et les rugissements atroces qu'il poussait, pour m'effrayer peut-être, éveillèrent immédiatement tout le voisinage. Personne toutefois n'osa venir, car, dans ce temps d'invasion on put croire que c'était une rixe entre un grand nombre de soldats de divers pays; et l'obscurité déguisait le péril dont s'épouvantait le quartier. Quelque temps ma tête s'égarait: j'eus aussitôt sur les yeux les prunelles de feu du réverbère qui me fascinaient et qui, réfléchies sur l'acier des deux armes, formaient des éclairs en cercles, des flamboiemens rapides, des lozanges de clartés et d'étincelles, comme il s'en échappa d'un feu d'artifice. Mon adversaire était protégé par l'ombre, et moi placé dans la lumière qui m'éblouissait. Puis les cris de mille personnes éclataient à la fois dans mes oreilles; le fracas des fenêtres qu'on ouvrait précipitamment de toutes parts, les vitres qui se brisaient, les piaffemens des chevaux de la gendarmerie, dont j'entendis distinctement le galop lointain, et par-dessus tout le râle entrecoupé de la malheureuse Célestine, qui s'était traînée et me tenait les genoux, tout me troublait et me donnait le vertige. Je me croyais entouré d'une bande d'assassins. Toutefois ce fut bientôt à lui de rompre, et à mon tour je me trouvai sous le rond-point obscur du réverbère. Alors je vis plus distinctement les yeux de mon ennemi, sa figure bouleversée, ses lèvres ouvertes par la rage, et ses dents serrées dont j'entendais le grincement. A travers les larges ombres qui couraient sur son corps et qui s'effaçaient quand il se redressait tout-à-coup, je me désignai la

point qu'il fallait frapper. Il n'était plus que sur la défensive, et du feu coulait dans mon sang, qui pétillait dans mes doigts et ruisselait sur mes vêtements par deux ou trois blessures. Enfin, mes bons amis ! enfin ma lame se plongea dans sa poitrine jusqu'à la garde, comme dans un fourreau, et je la sentis glisser dans ses chairs avec un indicible sentiment de joie.

« Il tomba !

« Mais quand le frisson qui suit la vengeance assouvie vint calmer tous mes sens, j'étais pris, chargé de menottes, et les gendarmes m'arrachèrent à Célestine, que des voisins accourus reportèrent sans doute près de sa bonne maman mourante.

« Je fus jeté dans un hôpital. Puis de là dans un cachot. Puis de là devant des juges. Ma tête s'était égarée, j'étais fou. Je revins à moi sous les douches d'une maison d'aliénés. Deux ans s'étaient écoulés, et quand la raison me fut rendue, je ne sais quel prétexte on trouva, pour ne pas me rendre la liberté. Six ans s'écoulèrent encore. Et quelle destinée ! des fous pour compagnons ou des espions de police ! Partout la dégradation volontaire ou involontaire. Oh ! mes amis, s'il existe un Dieu, combien sa dette n'est-elle pas immense envers moi.

« Enfin par un jour d'hiver et de givre, on me jeta dehors. J'avais l'air et le monde pour abri, c'est-à-dire je n'avais ni toit ni pain. Je me traînai comme je pus près de cette lanterne fatale où je voulais provoquer une destinée nouvelle.—Car je croyais, et je crois encore à sa fatale influence sur moi.—La demeure de Célestine était occupée par de braves ouvriers. Ils m'apprirent que sa bonne maman était morte ; qu'elle avait épousé un libraire, et que son cabinet de lecture était situé aux environs du boulevard du temple ; puis émus de mes larmes, de ma maigreur, de ma misère, ils m'offrirent du travail et un salaire ; j'acceptai.

« Célestine mariée !... Enfin ! Je me résignai, je priai pour elle ! Mes prières étaient des malédictions : sachez le reste !

C'était le 3 février.—Après une journée laborieuse qui nous avait retenus jusqu'à près de minuit, je quittai l'atelier précipitamment. A la porte, les pieds dans la neige, et devant les pieds une corbeille, une pauvre, assise sur la borne, balançait un enfant contre son sein pour le réchauffer : elle chantait, d'une voix où se trouvaient quelques accents jeunes encore et timbrés, mais faussés par le froid, le froid et la douleur. La neige fouettée par le vent, poudrait tout un côté de son vêtement noir, et la mélancolique romance de Romagnesi était interrompue par des grelottements, par de notes qui répondaient infailliblement à quelques vibrations du désespoir. Des gens passaient, rares, frileux et pressés, n'ayant pas le cœur d'être pitoyables et le courage d'étreindre la corbeille. Il faisait si froid ! il faisait si tard ! J'étais bien pauvre ; mais moins que cette mère. Je dois le dire, j'hésitai. Comme si l'on devait hésiter quand on achète un écu de joie pour un sou, quand la magnificence d'un liard enfle si fièrement l'orgueil du bienfaiteur ! J'hésitai comme un lâche. J'étais là, sous la lueur du réverbère, la main au milieu de mon argent, calculant ce que je garderais et si je garderais tout.—Puis j'eus honte et je tirai vingt sous : « Tiens mon enfant, » lui dis-je.

« Et je m'éloignai ; on ne se fait pas une idée de la mauvaise opinion que j'eus, deux minutes durant, de ma folle générosité. Est-ce qu'il y a de la misère au monde, me disais-je ? Il n'y a que du charlatanisme.

« Eh bien ! le lendemain, je sus que la pauvre était Célestine, qu'elle avait, pauvre

veuve et pauvre mère, été ruinée par la recherche des brevets, commandée alors dans toute la France par ce stupide Corbière, qui mit tant d'honnêtes gens sur la paille pour flatter la congrégation. Je suis qu'elle m'avait reconnu, qu'elle m'accusait de l'avoir reconnue, et que mon aumône cavalière, avait été pour son âme la dernière insulte du malheur.

« Et ne me demandez pas, ce qu'elle est devenue !—Je n'en sais rien.....

« Maintenant, parlez, mes amis !—Suis-je si coupable de dire que ce débris est à moi ; qu'il y a toute ma vie ; et mon père qui confia sa bénédiction à un seul regard ; et ma mère qui se tua ; et cette douce contemplation d'amour de la seule femme qui ait fait battre mon cœur ; et ma vengeance, au nom de ma patrie comme au nom de ma fiancée dans le cœur d'un moscovite ; et la disparition de Célestine, qui jugea si mal celui qu'elle connaissait si peu.—Je n'ai pas leurs corps dans une fosse privilégiée que je puisse arroser de mes larmes, entourer de quelques verts cyprès, d'un peu de buis et d'immortelles.—Ah ! si dans les grandes calamités de la patrie, vous placez des sentinelles vigilantes autour de vos monuments, reconnaissez le droit que j'ai de conserver ces fragments mutilés, qui sont pour moi toute une histoire.—Pourquoi n'aurais-je pas cette indemnité de tant de souvenirs mêlés de larmes et de sang ? Laissez-moi ma lanterne, et Dieu vous donne la victoire.»

Durant le cours de ce récit, que nous n'osâmes pas interrompre, bien des sentimens traversèrent nos esprits ; nous paierons la lanterne au conseil municipal s'il le veut ; mais un malheureux nous la demandait à mains jointes, et nous fûmes tous d'avis qu'elle lui appartenait.

Paris, ce 20 juin, 1831.

MICHEL RAYMOND.

Tom-Trick.

I.

LE PÈRE ET LE FILS.

En l'année 1660 et par un beau soir de printemps, un vieillard, dont le costume plus que modeste était loin de trahir la noble origine, et une jeune fille d'une exquise beauté, suivaient l'étroit chemin creusé à mi-côte sur le flanc droit de la Clyde et qui mène de Larnak à Stone-Byrs. Une singulière délicatesse de formes, apanage ordinaire de l'aristocratie de naissance, annonçait chez lord Graham et sa fille l'habitude de cette vie nonchalante des cours, qui se nourrit d'ennui et d'oisiveté. Aussi le vieillard paraissait-il aspirer ardemment au terme de son voyage. Quant à Lucy, ses membres frères commençaient bien à demander grâce ; mais à vingt ans, on a l'amour-propre du courage, et l'on ne se plaint qu'à toute extrémité. Elle ne voulait point s'avouer vaincue, et usant de mille stratagèmes pour abrégier la route, tantôt elle cherchait à se rappeler les refrains populaires qu'elle avait entendus en posant le pied sur la terre d'Écosse, tantôt elle riait de sa propre fatigue ou s'efforçait de communiquer à son père quelques-unes des émotions que soulevaient dans son âme tous ces étranges spectacles d'une nature sauvage et inconnue, espèce de monde magique dont l'aspect la faisait alternativement passer de la surprise à l'effroi et de l'effroi à l'admiration.

— Quel magnifique tableau, disait Lucy, et que toutes les merveilles étincelantes de nos cités seraient pauvres et mesquines auprès des sombres beautés de ce désert ! Comme ces sapins s'élancent fièrement au-dessus de nos têtes et que leur dentelure noire se découpe bien sur l'horizon ! Et ces rochers énormes qui se penchent comme pour nous regarder, ne dirait-on pas des géants immobiles étendant les bras sur le torrent qui gronde, et prêts à descendre dans l'abîme ? ne trouvez-vous pas, mon père, que l'ombre fraîche de ce sentier, d'où nous apercevons l'écume blanche de la Clyde à travers la fumée transparente de ses eaux, a quelque chose qui pénètre l'âme et transporte l'imagination ?

— Je n'ai plus votre enthousiasme, Lucy, répondit le comte avec un morne sourire, et la vieillesse, en refroidissant l'esprit, transforme les aspects qu'embrasse l'œil fatigué. Bien avant que le sang se fige dans les veines, la poésie s'éteint dans le cœur. Cette belle nature, que vous admirez, parle un langage que je ne comprends plus, et pourrait-il en être autrement, Lucy ? nous saluons tous deux la vie, vous d'un cri d'espérance, moi d'un regard découragé. Vous arrivez, moi je pars. Et je n'en ai point de regret, car la tombe me donnera ce que la vie m'a si longtemps refusé : le repos.

— Mon père, éloignez ces tristes pressentiments. Notre sort ne va-t-il pas changer ? notre exil n'est-il pas fini ? ne savons-nous pas, de source certaine, que l'influence du long parlement diminue de jour en jour et que l'Angleterre, affaiblie par tant de blessures, tourne ses mains suppliantes vers l'étoile brillante de la royauté qui remonte à l'horizon ? Vienne le triomphe de Charles II, et le calme ne sera-t-il pas assuré à vos vieux jours ?

— Oui, le rétablissement de Charles est prochain. Mais sachez-le bien, Lucy, le soleil le plus pur traîne après lui des vapeurs ardentes, et ces vapeurs finissent par former les tempêtes. Charles sera roi, mais, comme un vent d'orage, le souvenir de la république agitera, longtemps encore, le flot populaire. Là encore, il y aura lutte, il y aura combat. Alors, malheur au pilote vieilli dont le coup d'œil sera coupable d'incertitude ou de paresse ! c'est lui que le flot engloutira.

— Ce que vous dites là, mon père, pourrait arriver, si vous n'aviez résolu de vous tenir à l'écart des tourmentes politiques que l'avenir réserve à l'Angleterre. Nous ne retournerons à Edimbourg qu'après l'entier rétablissement de l'autorité légitime. Jusquelà, qu'avons-nous à redouter ? nous vivrons dans une retraite profonde, et je ne crois pas que le bruit des guerres civiles vienne jamais tirer de leur sommeil les échos du vieux château de Loch-Tall...

— Hélas ! ma pauvre enfant, reprit lord Graham d'une voix sombre, vous oubliez que lorsque le présent nous fait grâce, le passé nous poursuit de ses souvenirs... En franchissant le seuil du château de Loch-Tall, je ne pourrai m'empêcher de songer à mon frère... à votre oncle... dont tant de fois on vous a raconté l'histoire. Quand nous verrons ces cours abandonnées, ces grandes salles froides et vides, dont les portes n'ont pas été ouvertes depuis sa mort, nos yeux se rempliront de larmes, car nous nous rappellerons que la hache a coupé la plus noble branche de notre race, et que nous devons cet héritage au bourreau.

Ces paroles pénétrèrent Lucy d'une triste émotion. Elle continua à marcher en silence ; mais bientôt elle s'arrêta et fit signe à son père de prêter l'oreille à un bruit qui grossissait à chaque pas.

— Ou je me trompe fort, dit la jeune fille, ou ce que nous entendons n'est autre chose que le bruit de la cataracte de Stone-Byres.

— Nous nous arrêterons au village, dit le comte en doublant le pas.

En moins d'un quart d'heure, ils parvinrent à la cataracte dont les mugissements furieux se mêlaient aux premiers sifflements de la bise du soir, et découvrirent, au fond de la vallée, quelques feux épars çà et là dans l'ombre : lord Graham respira.

C'était fête à Stone-Byres, fête modeste et simple comme celles de tous les pauvres bourgs d'Écosse. Le matin, une prière en commun au patron du lieu, le soir, quelques danses sous les grands chênes à la lueur des étoiles. L'arrivée de deux étrangers, à pareille heure, était presque un événement ; il en résulta une légère interruption dans les jeux des villageois. Mais Lucy ne leur laissa pas le temps de satisfaire leur curiosité, car ayant avisé une auberge d'apparence convenable, elle aborda un vieillard assis sur la porte, et s'informa si son père et elle pourraient se reposer dans sa maison.

— Par saint André, dit le montagnard en souriant, il faudrait que le vieux Burk-Staane fût aveugle et sourd pour ne pas se laisser prendre à ces yeux charmants et à cette voix de sirène. Entrez, ma belle enfant, entrez ; vous avez l'air fatigué. Justement le souper est tout prêt : faut-il vous le servir ?

— Mon père et moi, nous avons bien besoin de repos, dit Lucy.

— Bah ! reprit Burk, ce sera l'affaire d'un instant, il soupçons d'abord et nous verrons ensuite. Je reviens dans la minute.

Burk sortit. En même temps un jeune homme de vingt-huit ans environ parut à l'autre extrémité de la salle. Bien qu'on reconnût sur le visage du nouveau venu le type de rudesse particulier aux enfants des montagnes, il portait dans toute sa personne un air de distinction qui n'échappa point à la clairvoyance de Lucy. Il s'assura que Burk-Staane ne pouvait plus l'entendre, et s'approchant avec mystère du noble voyageur :

— Vous êtes lord Graham, lui dit-il.

— C'est vrai, balbutia le comte interdit.

— Vous venez prendre possession du château de Loch-Tall ?

— C'est encore vrai.

— L'homme à qui vous avez parlé ici sait-il qui vous êtes ?

— Non.

— Tant mieux. Je me charge de le lui apprendre.

— Mais, monsieur, dit lord Graham en le mesurant de la tête aux pieds, que devons-nous penser d'une semblable inquisition ? Avez-vous reçu du ciel le don de pénétrer les secrets des hommes, ou plutôt la police de cette pauvre république aux abois vous a-t-elle chargé de nous surveiller et de nous suivre ?

— Je ne suis ni devin ni espion, et la mission dont je m'acquitte est une mission de paix et de salut. Je vais bien vous surprendre, car rien de ce qui vous touche à l'heure présente ne m'est étranger. — Vous étiez à Dernstall, sur la terre d'exil, lorsqu'un avis du général Monk vous a rappelé à Londres. Là on vous a annoncé le prochain rétablissement de Charles II, votre roi et le mien, et votre premier souhait a été de revoir cette Écosse chérie où vous aviez laissé tant de souvenirs. On vous a restitué vos droits sur le fief de Loch-Tall, et c'est appuyé sur ces droits sacrés que vous venez ouvrir cette porte si

longtemps verrouillée et rendre son maître au vieux manoir...

— Tout cela est vrai, dit lord Graham, et demain j'espère...

— Non pas demain, interrompit le jeune montagnard, et voici pourquoi. Pendant que vous voyagez à petites journées, côtoyant nos torrents rapides et l'œil borné par l'horizon de nos rocs sauvages, vous ignorez ce qui se passait à Londres, vous ne saviez pas qu'une nouvelle éruption avait ouvert les flancs du volcan mal éteint. Oui, milord, la république a ramassé son épée, et notre cause, la cause de Charles II, a reçu un violent échec. Le général Lambert s'est évadé de la tour de Londres et rallie ses troupes dispersées ; sans doute ce n'est là qu'un revers passager, et la justice de Dieu triomphera... En attendant, il faut courber la tête, et demander à la prudence la victoire qu'un courage aveugle ne ferait que compromettre. Et maintenant, il me reste à vous dire, pour vous prouver que ma science n'a rien que de naturel et d'humain, que je tiens ces renseignements de votre ami sir Horace Ashley, capitaine de l'armée royaliste, qui me les a envoyés par un courrier dont le cheval, lancé au galop sur la grande route, n'a pas eu de peine à vous devancer d'une trentaine d'heures.

— Sir Horace Ashley ! s'écria Lucy avec un mouvement de joie qu'elle réprima aussitôt ; puis elle reprit tristement : J'h quoi ? de nouveaux dangers ! que faut-il faire, bon Dieu !

— Vous confiez à moi, milady, répondit d'un ton grave le jeune Écossais, dont le regard fier rencontra alors le regard humide de Lucy ; quant à vous, milord, ayez soin de mieux croiser ce surtout qui laisse apercevoir votre pourpoint de velours et ses brocards d'or, et lorsque mon père va rentrer, car c'est mon père que vous avez vu tout à l'heure, traitez-le comme votre égal, choquez votre verre contre le sien ! Mais surtout qu'il ne sache pas qui vous êtes !

— Mais pourquoi craindre votre père ? demanda timidement Lucy...

Pourquoi ?...

Burk-Staane entra en fredonnant. George remit sa réponse à plus tard et les lèvres entr'ouvertes de lord Graham et de sa fille se fermèrent, comme frappées d'un engourdissement subit. Le vieux montagnard était chargé de provisions qu'il déposa sur la table avec une sorte de symétrie coquette, en disant :

— Vous ne ferez point un très-bon repas, mes honorés hôtes. Un quartier de chevreuil et quelques fruits secs, voilà tout ce qu'il me reste à vous servir. Au surplus, c'est offert de bon cœur, et l'appétit, dit-on, supplée à la qualité. A table, à table ! et si vous voulez bien le permettre, mon fils et moi nous vous tiendrons compagnie.

— Notre intention, dit Lucy, était de vous le demander...

— Aussi gracieuse que belle ! murmura Burk-Staane en souriant. Mais nous perdons le temps en vaines paroles et je ferais mieux de remplir vos verres. Un mot encore pourtant. Plairait-il à mes convives me dire leur nom, afin que je puisse le joindre dans ma pensée au souvenir de cette soirée ?

Lord Graham et Lucy se regardèrent avec effroi.

Mon père, dit George après un court silence et avec une intention marquée, je croyais que l'hospitalité des montagnards d'Écosse avait, par-dessus tout, horreur des exceptions, qu'elle était ouverte à tous, égale

pour tous, et qu'elle ne s'abaissait jamais à une indiscrete curiosité. Est-ce donc à l'élève civilisé de l'université d'Oxford de rappeler cette noble maxime au puritain de Stone-Byres ?

Burk ne répondit pas, mais une contraction nerveuse des muscles de son visage trahit l'effort violent que s'imposait sa colère pour ne pas éclater au dehors.

— Au reste, reprit George avec assurance, votre question est en retard et vos hôtes y ont répondu d'avance. Vous avez pour convives sir James Lindsay, bon bourgeois d'Edimbourg, et sa fille Lucy. Ils viennent, munis d'un pouvoir de la république, s'installer en maîtres au château de Loch-Tall...

— A Loch-Tall ! dit machinalement Burk, en s'adressant à Lord Graham, mais encore étourdi de la remontrance de son fils. C'est tout près d'ici. Ce matin encore, Tom-Trick, le cheval de George, m'y a conduit en moins de rien. Ah ! c'est un beau fief, et qui n'a pas son pareil à dix lieues à la ronde. Et, sur ma foi, si c'est une largesse de la république...

— Ce n'est point une largesse, interrompit George une seconde fois, encore moins un faveur. La république, en transmettant à sir Lindsay le fief de Loch-Tall, a entendu le récompenser des éminents services qu'il lui a rendus dans maintes circonstances, et notamment lors du procès et de la condamnation du roi Charles Ier.

Lord Graham et sa fille ne savaient que penser du nouveau baptême qu'on les forçait d'accepter, lorsque Burk le consacra définitivement par un toast.

— A sir James Lindsay, s'écria-t-il en élevant son verre, et à la république, dont, à ce que je vois, il est un des plus zélés défenseurs !

Lucy baissa les yeux et, sur un signe de George, lord Graham, que nous appellerons momentanément sir Lindsay, choqua son verre contre celui de Burk-Staane.

Mais il ne put répéter le toast. La force lui avait manqué.

MOLÉ GENTILHOMME.

(A continuer.)

Mike Fink, le Batelier.

On peut considérer Mike Fink comme le représentant fidèle d'une race d'hommes aujourd'hui éteinte, qui se distinguait par des caractères aussi tranchés que les Inzaroniis de Naples, ou les Égyptiens ou Gitanos que l'on rencontre dans l'Ancien comme dans le Nouveau-Monde. L'existence de ces hommes n'a pas duré au-delà d'un tiers de siècle. Ils commencèrent à se montrer à l'époque où le commerce pénétra dans les districts de l'Ouest, et ils ont tout à fait disparu de ces contrées depuis l'introduction des bateaux à vapeur.

Il est impossible de comprendre comment il se trouvait des hommes qui, pour un modique salaire, abandonnaient avec joie les travaux des champs pour embrasser le métier de batelier qui, plus qu'aucun autre, sans excepter même le métier de soldat, était accompagné de privations et de périls de toute espèce. Rien n'était propre, comme les travaux des bateliers, à ruiner la santé et à mettre un terme à la vie. On ne peut se faire une idée des peines et des fatigues auxquelles ces hommes étaient en butte lorsqu'il s'agissait de remonter la rivière, à travers des méandres sans nombre. Le bateau ne mar-

chait qu'à l'aide de perches qu'ils enfonçaient dans l'eau, et qu'ils appuyaient fortement contre leurs poitrines; rien ne saurait être comparé à ces rudes travaux, et il fallait une vigueur peu commune pour y résister.

En voyant ces bateliers, le dos voûté, et la tête penchée, pour ainsi dire, jusqu'au plancher qui les portait, on aurait dit des bœufs attelés à un charriot pesamment chargé. Leurs corps, nus jusqu'à la ceinture, afin de se mouvoir avec plus de facilité et de se rafraîchir au souffle de la brise, étaient exposés aux rayons brûlans du soleil d'été comme aux pluies de l'automne. Après les pénibles travaux du jour, ils prenaient leur *jill*, ou ration ordinaire de whiskey, et après avoir avalé un misérable souper, composé de viande à moitié brûlée et de pain mal cuit, ils s'étendaient sur le pont sans s'envelopper d'aucune couverture, et se livraient au sommeil jusqu'à ce que la voix du pilote les invitât à prendre le *jill* du matin.

Malgré ces durs et pénibles travaux, la vie du batelier offrait des attraits aussi irrésistibles que les brillantes illusions de la scène. Les enfans abandonnaient les fermes de leurs parens, où ils jouissaient de tous les agrémens de la vie, et les apprentis s'enfuyaient de la boutique de leurs maîtres. Tels étaient les charmes de cette vie aventureuse, que le batelier qui avait poussé sa quille, comme ils disaient parmi eux, à travers les rivières de l'Ouest, tirait autant de vanité de ses courses que l'Américain qui a visité l'Europe. Ces bateliers, vivant uniquement entre eux, s'étaient formé une espèce d'argot qui était inintelligible pour tout autre; et, au moyen de leurs relations constantes avec les peuplades du voisinage et avec les équipages des autres vaisseaux, ils avaient acquis une subtilité extraordinaire, et ils savaient des tours dont on ne peut se faire une idée.

Les fréquentes échauffourées qu'ils avaient avec les naturels des différentes contrées qu'arrosaient les rivières où ils s'étaient établis, et avec les habitans moins civilisés de l'Ohio inférieur et du Mississippi, leur ont valu cette réputation d'hommes redoutables qui a pénétré jusqu'en Europe.

C'est à bord de ces bateaux ainsi gouvernés que les marchands américains déposaient des cargaisons de la plus grande valeur, n'ayant pour toute assurance et pour toute garantie que le reçu du pilote, qui ne possédait que son navire; et rarement on eut à se repentir de la confiance qu'on avait accordée à ces bateliers.

Parmi eux se faisait particulièrement distinguer Mike Fink. Doué par la nature d'une fermeté et d'une intelligence peu communes, il était fait pour être remarqué dans une société quelconque où le sort l'eût jeté. Il avait à la fois la régularité des traits d'Apollon et la force d'Hercule, et, accoutumé depuis l'enfance à braver toutes sortes de dangers, il était d'une intrépidité extraordinaire. Sa réputation s'était étendue de Pittsburg à Saint-Louis et à la Nouvelle-Orléans; il était le héros de cent combats et le chef de mille aventures périlleuses.

Tous les fermiers établis sur les bords des fleuves vivaient en bonne intelligence avec Mike, car malheur à celui qui était son ennemi! il était sûr de voir incessamment ravager ses propriétés; comme son grand prototype Rob-Roy, Mike levait pour ses bateliers des contributions sur tout le territoire ennemi. Souvent, au milieu de la nuit, quand ses compagnons se livraient aux douceurs du sommeil, il faisait une excursion de cinq ou six milles dans les campagnes des environs, et avant le matin il était revenu à bord de son bateau chargé de riches dépouilles. Dans les pays

arrosés par l'Ohio, il était appelé par ses compagnons du nom de la Tortue Voleuse (*Snapping-Turtle*), et sur les bords du Mississippi son nom était le Bossu (*the Snag*).

A peine âgé de dix-sept ans, Mike s'enrôla dans un corps de batteurs d'estrade. Ce corps irrégulier campait au nord-ouest des frontières de la Pensylvanie; il était chargé de surveiller les Indiens, et devait donner avis de leurs incursions et de tous leurs méfaits.

Ces reitres menaient tout à fait la vie des Peaux-Rouges du désert; ils passaient des semaines entières sans franchir les limites des bois; du froment brûlé au soleil leur tenait lieu de pain; ils comptaient sur leur carabine pour se procurer les autres alimens nécessaires à la vie, et la nuit ils dormaient tranquillement à la belle étoile, enveloppés dans une couverture.

Quoique entré jeune dans ce corps, Mike acquit bientôt une réputation d'audace et d'habileté bien supérieure à tous ses autres compagnons. Une multitude de légendes font mention de l'intrépidité de cet aventurier. Une d'elles, qu'on me raconta un jour, fit sur moi une très vive impression. Mike, se trouvant en embuscade sur les collines de Mahoning, acquit la certitude qu'un parti d'Indiens avait paru dans la contrée. Il remarqua sur le gazon des empreintes récentes de mocassin, et les feuilles vertes d'un buisson étaient fraîchement tachées par le sang d'un daim. A cette vue, Mike redoubla de surveillance; il demeura blotti pendant plusieurs jours dans les plus épais buissons de noisetiers et de bruyère sans décharger une seule fois sa carabine. Il vécut patiemment de froment qu'il avait fait sécher avant de s'aventurer dans les bois, et de viandes salées. Il n'avait pas voulu donner l'alarme à la colonie, parce qu'il était assuré que les Peaux-Rouges étant venus des monts Alleghany se trouvaient en très petit nombre. Il longeait un matin les halliers avec une démarche prudente et réservée qui l'eût fait comparer à un chat, quand il aperçut, à la distance de trois cents pas environ, un daim magnifique occupé à brouter. La tentation était irrésistible pour un chasseur; déterminé à décharger son fusil à tout hasard, il jeta un coup-d'œil sur sa carabine pour s'assurer si elle était en bon état, et il avança à petits pas vers le daim. Au moment où il arriva au lieu d'où il se proposait de faire feu, il aperçut un sauvage de haute taille qui s'avancait avec les mêmes précautions que lui et dans une direction peu différente de la sienne. Avec la rapidité de la pensée, Mike se tapit derrière un arbre, et les yeux fixés sur le chasseur, il attendit le résultat avec patience.

En peu d'instans le Peau-Rouge, arrivé à la distance d'environ cinquante pas du daim, se mit en train de viser l'animal; Mike de son côté visa l'Indien, et au moment où la fumée sortait du fusil de celui-ci, Mike fit feu, et sa balle alla frapper l'Indien au milieu de la poitrine. On entendit alors un sourd gémissement, et le sauvage et le daim tombèrent morts en même tems sur la place. Mike, sans sortir de sa retraite, rechargea immédiatement sa carabine pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'autres ennemis dans les environs; et quelques minutes après, ne voyant et n'entendant plus rien, il s'avança vers l'Indien, et s'étant assuré qu'il était bien mort, il alla au daim, le dépeça, et emporta les morceaux, que ces peuples ont coutume de saler, et qui sont leur mets favori.

Cependant la population blanche ne tarda pas à se répandre de tous côtés dans la contrée, et en peu d'années les Peaux-Rouges, à l'exception de quelques petites fractions de

tribus, se retirèrent graduellement vers les lacs de l'Ouest, et au-delà du Missouri. Le corps irrégulier dont Mike faisait partie fut détruit, et ces soldats, qui avaient contracté des mœurs et une manière de vivre qui leur rendait insupportables les lois de la civilisation, se joignirent, les uns aux Indiens, et les autres, fortement attachés à la vie errante et aventureuse, se réunirent aux bateliers des rivières, et formèrent une classe d'hommes à part. C'est au milieu de ceux-ci que se retira notre héros; bientôt il eut développé de grands talens, et au bout de peu d'années, il acquit sur les rivages de l'Ouest la haute renommée dont il avait joui dans les bois.

Quelque temps après ma visite à Cincinnati, mes affaires m'appelèrent à la Nouvelle-Orléans. A bord du bateau à vapeur sur lequel je m'étais embarqué à Louisville, je reconnus dans la personne du pilote un de ces hommes qui avaient été auparavant patrons de vaisseaux dans ces mêmes contrées avant l'introduction des bateaux à vapeur; je le priai de me donner quelques détails sur le sort de ses anciens associés.

"Ils se sont dispersés dans toutes les directions, répondit cet homme. Quelques-uns, qui avaient de la capacité, sont devenus pilotes sur les bateaux à vapeur; la plus grande partie s'est réunie à quelques caravanes qui s'engagent à travers les montagnes et font le commerce de ces contrées; d'autres sont devenus de bons fermiers.

"Et qu'est devenu, dis-je, ma vieille connaissance Mike Fink?

"Mike, répondit le pilote, fut tué dans une escarmouche. Il avait refusé de très bonnes positions à bord des bateaux à vapeur, et privé des moyens de pousser sa quille, il s'était tristement retiré dans le Missouri. Un jour il vint au milieu de ses compagnons dans un état d'ivresse, et se mit à jouer avec eux à un de leurs jeux favoris; Mike visa si mal le but, que sa balle alla frapper un de ses compagnons et l'étendit raide mort sur la place. Un des amis de ce malheureux, soupçonnant un guet-à-pens, fit feu sur Mike Fink avant qu'il eût eu le tems de recharger sa carabine, et le tua."

(*Lights and Shadows of American Life.*)

BIOGRAPHIE.

Brantôme.

Brantôme (Pierre de Bourdeilles, seigneur de l'abbaye de,) naquit en Périgord, vers l'an 1527, et mourut le 5 juillet 1614. Quelques années avant sa mort, il écrivit un testament fort long, où il ordonna de mettre sur son tombeau l'épithaphe suivante, qui peut servir d'histoire abrégée de sa vie: "Passant, si par cas ta curiosité s'étend de savoir qui git sous cette tombe, c'est le corps de Pierre de Bourdeilles, en son vivant chevalier, seigneur et baron de Richemond, etc.; comte seigneur de Brantôme: extrait du côté du père, de la très noble antique race de Bourdeilles, renommée de l'empereur Charlemagne, comme les histoires anciennes et vieux romans français, italiens, espagnols, titres vieux et antiques de la maison, le témoignent de père en fils jusques aujourd'hui; et, du côté de la mère, il fut sorti de cette grande et illustre race issue de Vivonne et de Bretagne. Il n'a dégénéré grâce à Dieu, de ses prédécesseurs: il fut homme de bien, d'honneur et de valeur comme eux, aventurier en plusieurs guerres, et voyages étrangers et hasardeux. Il fit son premier apprentissage d'armes sous ce

“grand capitaine M. François de Guise ; et pour tel apprentissage il ne désire autre gloire et los ; dont cela seul suffit. Il ap- prit très bien sous lui de bonnes leçons, qu’il pratiqua avec beaucoup de réputation pour le service des rois ses maîtres. Il eut sous eux charge de deux compagnies de gens de pied : il fut en son vivant, chevalier de l’ordre du roi de France, et de plus, chevalier de l’ordre de Portugal, qu’il alla quérir et recevoir là lui-même du roi don Sébastien, qui l’en honora au retour de la conquête de la ville de Bélis en Barbarie, où ce grand roi d’Espagne don Philippe, avait envoyé une armée de cent galères et douze mille hommes de pied. Il fut après, gentilhomme de la chambre des deux rois, Charles IX et Henri III, et chambellan de M. d’Alençon ; et outre, fut pensionnaire de deux mille livres par an dudit roi Charles dont en fut très bien payé tant qu’il vécut, car il l’aimait fort, et l’eût fort avancé s’il eût plus vécu que ledit Henri. Bien qu’il les eût tous les deux très bien servis, l’honneur du premier s’adonna plus à lui faire des biens et des grâces plus que l’autre : aussi la fortune ainsi le voulait. Plusieurs de ses compagnons, non égaux à lui, le surpassèrent en bienfaits, états et grades, mais non jamais en valeur et en mérite.— Le contentement et le plaisir ne lui en sont pas moindres. Adieu, passant, retiretoi ; je ne t’en puis dire plus, si non que tu laisses jouir du repos celui qui, en son vivant, n’en eut ni d’aïse, ni de contentement, ni de plaisir, Dieu soit loué pourtant du tout et de sa sainte grâce.”

Ces lignes, copiées dans Brantôme, le feront mieux connaître que ce qu’on pourrait dire de lui. Son nom ne se trouve mêlé à aucun événement historique ; sa vie n’offre rien d’intéressant, ni d’important, comme on le voit même d’après son propre témoignage, qui pourtant n’est pas modeste. Il fut, comme il le dit, fort brave et fort aventureux ; il fut successivement porté, par son humeur ou par les guerres, dans presque toute l’Europe. Quelque temps après la mort de Charles IX, dont il avait été assez bien venu, comme il le raconte, il se retira dans ses terres, sans qu’on en devine bien précisément le motif. En parlant de cette retraite, tantôt il dit qu’elle est volontaire, et qu’après la mort de son frère il voulut rappeler le chef de la famille, et se faire le protecteur de ses neveux et de sa belle-sœur, qu’il aimait tendrement ; d’autres fois, il se plaint de l’injustice du sort et des grands : on peut croire que cette gasconnade est plus près de la vérité que la première.

Retiré ainsi loin de la cour et des affaires, Brantôme employa toute l’activité de son esprit à écrire ce qu’il avait vu pendant la première partie de sa vie ; laissant aller sa plume au gré de son humeur, il remplit de ses souvenirs les nombreux volumes qu’il nous a laissés. Dans ce testament, où il parle sans cesse de lui avec une complaisance si divertissante, il n’oublie pas ses livres. “Je veux aussi, et en charge expressément mes héritiers, de faire imprimer mes livres que j’ai faits et composés de mon esprit et invention—lesquels on trouvera couverts de velours tant noir que vert et bleu, et un grand volume, qui est celui des *Dames*, couvert de velours vert, et un autre doré par dessus, qui est celui des *Rodomontades*—curieusement gardées, qui sont tous très bien corrigés.—L’on y verra de belles choses comme contes, histoires, discours et beaux mots, qu’on ne dédaignera pas, s’il me semble, l’esi on y a une fois la vue. Qu’on prenne sur mon hérité l’argent qu’en

“pourra valoir l’impression, qui certes, ne se pourra monter à beaucoup—car j’ai vu force imprimeurs qui donneront plutôt pour les imprimer qu’ils ne voudront recevoir : ils en imprimant plusieurs gratis, qui ne valent pas les miens.—Je veux que la dite impression soit en belle et grande lettre, pour mieux paraître, et avec privilège du roi, qui l’octroiera facilement. Aussi prendre garde que l’imprimeur ne suppose pas un autre nom que le mien, autrement je serais frustré de la gloire qui m’est due.”

Brantôme ne s’est point trompé sur la renommée dont ses livres devaient jouir : il est un des historiens modernes qui a le plus de charmes et le plus d’utilité. Ses récits sont un tableau vivant et animé de tout son siècle ; il en avait connu tous les grands personnages. Sa curiosité et l’inquiétude de son caractère l’avaient mêlé à toutes les affaires, comme témoin, si ce n’est comme acteur. Il ne faut pas chercher en lui de profondes observations, une connaissance réfléchie des hommes et des choses, des impressions sérieuses, des jugemens sévères ; Brantôme a tout le caractère de son pays et de son métier ; insouciant sur le bien et sur le mal ; courtisan qui ne sait rien blâmer dans les grands, mais qui voit et qui raconte leurs vices et leurs crimes, d’autant plus franchement qu’il n’est pas bien sûr s’ils ont bien ou mal fait ; aussi indifférent sur l’honneur des femmes que sur la morale des hommes ; racontant le scandale sans le sentir, et le faisant presque trouver tout simple, tant il y attache peu d’importance ; parlant du bon roi Louis XI, qui a fait empoisonner son frère, et des honnêtes dames dont les aventures ne peuvent bien être décrites que par sa plume ; souvent mal instruit, ne se piquant pas d’une grande exactitude dans ses récits, mais les peignant fortement de la couleur générale du temps ; se mettant souvent en scène avec une vanité naïve et plaisante. Et, quand cet homme à l’humeur frivole, soldatesque et gasconne, vient à être frappé de respect pour les choses grandes, belles et touchantes ; quand il nous présente la sévérité surannée du vieux connétable de Montmorency, la vertu grave et imposante du chancelier L’Hôpital, la pureté de Bayard, le charme et les infortunes de Marie Stuart, on ressent un effet d’autant plus grand, que l’historien est moins profond, et que c’est un sentiment et non un jugement qu’il fait partager. Enfin, et ce qu’il rapporte, et peut-être plus encore la façon dont il le rapporte, nous font vivre au milieu de ce siècle, où la chevalerie et les mœurs indépendantes avaient fini, tandis que les mœurs soumises et réglées des temps modernes n’étaient pas encore établies ; siècle de désordre, où les caractères se déployaient librement, où le vice ne songeait ni à se déguiser ni à se contraindre ; où la vertu était belle parce qu’elle se maintenait par son propre choix et ses propres forces ; où la loyauté avait disparu, sans que la valeur eût diminué ; où la religion était le prétexte de mille cruautés, sans que les persécuteurs fussent hypocrites ; siècle qui prête à l’histoire plus d’intérêt que n’en présentent les temps qui ont suivi.

Brantôme, malgré la vie qu’il a menée, était plus lettré que la plupart de ses compagnons. Il avait vécu dans l’intimité de Charles IX, qui se plaisait à la poésie ; il avait connu ce grand M. de Ronsard, et l’avait fort admiré. Il a traduit quelques fragmens de Lucain, dont il fait assez d’étalage. Il savait l’italien et l’espagnol ; et on voit que, dans sa retraite, son esprit actif ne lui permettait pas l’oisiveté, et qu’il avait sans cesse la plume à la main. L’on a de lui : *Vie des hommes illustres et grands capi-*

taines français ; la Vie des grands capitaines étrangers ; la Vie des dames galantes ; des Anecdotes touchant les duels ; les Rodomontades et juremens des Espagnols, et divers fragmens, entre autres le commencement d’une Vie de son père, où la vanterie gasconne est portée au point le plus bouffon. Le frère aîné de Brantôme, André de Bourdailles, était un homme d’un caractère plus grave que lui. Charles IX, Henri III et Catherine de Médicis lui donnèrent plusieurs fois des commissions importantes. On a joint les lettres qu’ils lui écrivirent, et ses réponses, aux Œuvres de Brantôme. Il a écrit un Traité sur l’art de s’apprêter à la guerre, qu’il dédia à Charles IX, et qui se trouve aussi dans la collection des livres de son frère.

Daniel Webster.

DANIEL WEBSTER, ci-devant secrétaire pour les affaires étrangères du gouvernement des États-Unis, est né le 18 janvier 1782, à Salisbury, dans le New-Hampshire, d’un père fermier qui avait porté les armes avec honneur dans la guerre de l’indépendance, et exercé pendant plusieurs années les fonctions de juge. A cette époque, Salisbury, aujourd’hui le centre d’une population nombreuse, se trouvait l’extrême frontière de la civilisation. Ce fut donc au milieu des forêts que se passèrent les premières années de M. Webster. Son éducation fut commencée par son père. En 1801, il entra au collège de Dartmouth, où il termina ses études de la manière la plus brillante. Destiné à suivre la carrière du barreau, il étudia la pratique des lois, d’abord dans sa ville natale, ensuite à Boston, où il fut reçu avocat en 1805. Après avoir pratiqué pendant deux ans dans un petit village voisin du lieu de sa naissance, M. Webster s’établit à Portsmouth, la capitale commerciale du New-Hampshire, et y acquit une grande réputation d’éloquence et d’habileté.

En 1812, la confiance de ses concitoyens lui ouvrit la carrière des affaires publiques en le nommant un des représentants de l’État du New-Hampshire, dans la chambre basse du congrès—Malgré sa jeunesse (il avait alors à peine trente ans), il se fit remarquer dès son début, et prit part à toutes les discussions importantes. Les mesures que désirait le parti qui avait fait éclater la guerre entre l’Union et la Grande-Bretagne, et qui tendaient à établir une sorte de conscription, trouvèrent en lui un adversaire intrépide, tandis qu’il appuya de tous ses efforts le projet de donner de larges développements à la marine et de fortifier les frontières du nord. La question de l’établissement d’une banque fédérale, au milieu des circonstances difficiles où se trouvaient les États-Unis après la guerre, lui fournit l’occasion de montrer que les connaissances et les talents de l’économiste et de l’homme d’État s’alliaient en lui aux plus brillantes qualités de l’orateur et à un ardent amour pour son pays et ses institutions.

En 1816, M. Webster fut obligé de se retirer de la Chambre des Représentants. Sa fortune avait été en partie détruite par l’incendie qui consuma, en 1813, la ville de Portsmouth, et ses devoirs d’homme public, loin de lui permettre de réparer les pertes qu’il avait faites, l’obligeaient à des dépenses considérables. Il renonça à toute participation aux affaires publiques jusqu’à ce qu’il eût refait sa fortune, et il alla se fixer à Boston, où il a depuis toujours résidé. Durant huit ans il se livra uniquement aux devoirs de sa profession, refusant obstinément les missions politiques dont l’estime de ses nouveaux concitoyens voulait l’honorer. Ses succès dépassèrent son attente. Sa réputation d’habile légiste se répandit ; des causes qui devaient avoir nécessairement, par leur importance, un grand retentissement lui furent confiées, et il s’en acquitta si bien que bientôt il fut rangé parmi les premiers juristes de toute l’Union. Malheureusement on ne possède qu’un petit nombre de ses plaidoyers, mais ils suffisent pour montrer les qualités qui distinguent l’éloquence judiciaire de M. Webster. Une narration claire et simple, beaucoup de perspicacité, de la gravité, un accent de vérité qui paraît sortir d’un cœur plein d’amour pour la justice, voilà les moyens qui ont mérité à M. Webster un ascendant ir-

résistible sur le jury, ascendant qui de proche en proche s'est étendu sur tous ses concitoyens.

Ce fut en 1823 qu'il rentra dans la Chambre des Représentants, et il y prit aussitôt place parmi les orateurs les plus populaires. En 1827, il fut choisi à l'unanimité pour remplir une place vacante dans le Sénat. Sur ce nouveau théâtre, sa renommée grandit encore. Les services qu'il rendit à son pays et à la Constitution sont dans la mémoire de tous, et ce n'est pas ici le lieu de raconter son plus beau triomphe, je veux parler de la victoire qu'il remporta sur les nullificateurs.

Comme homme d'Etat, M. Webster est digne d'être placé sur la même ligne que les Jefferson, les Hamilton et les Adams. Des vues sûres et éclairées, une prudence tempérée par une hardiesse sage et réfléchie, ont marqué tous les actes de son administration des affaires étrangères. Récemment il a négocié un traité avec la Grande-Bretagne, et les Etats-Unis se glorifient du rôle à la fois plein de fierté et de dignité que leur a fait jouer M. Webster. Sur tous les points en litige, la question des frontières du Maine, celle du commerce des esclaves et celle de l'extradition mutuelle des criminels, son langage a été celui qui convenait à un grand peuple, et surtout à une république qui a besoin de se faire respecter par les vieilles aristocraties de l'ancien monde. Sur tous les points, le plénipotentiaire anglais, lord Ashburton, a cédé devant la logique ferme et irrésistible du ministre américain.

Les principaux discours prononcés par M. Webster dans le congrès et dans des assemblées populaires ont été publiés il y a peu d'années, à Boston. On y a joint quelques-uns de ses plus éloquents plaidoyers. Quant à ses discours plus particulièrement politiques ils sont considérés par les Américains comme des pages de la Constitution, tant on les trouve animés de l'esprit qui a présidé à la fondation de la liberté américaine.

M. Webster porte empreint sur son visage le caractère qu'il a déployé dans toutes les circonstances d'une vie longue, agitée et glorieuse. Ses yeux, sombres et enfoncés dans leur orbite, ont un éclat irrésistible; ses larges et épais sourcils noirs expriment l'énergie et la détermination. — Tous ceux qui ont eu l'occasion de s'approcher de cet homme d'Etat s'accordent à louer sa modestie, ses manières à la fois pleines de simplicité et de dignité; quelques esprits sévères lui reprochent de l'indolence et de la dissipation, mais sa vie entière rend témoignage que, pour le service de son pays, il n'a été surpassé par personne en désintéressement, en activité, et que jamais il n'a sacrifié les affaires à ses plaisirs.

Extraits

De l'éloge funèbre de Mgr. Ch.-Auguste de Forbin-Janson, prononcé dans la Cathédrale de Nancy, par le R. P. Henri-Dominique-Lucordaire.

PORTRAIT DE NAPOLEON.

"Il y avait alors sur le trône de France un homme supérieur à tous ses contemporains non seulement par le génie de la guerre et de la législation, mais surtout par la profondeur de ses instincts religieux. Aussi grand par la conquête que Cyrus, Alexandre, César et Charlemagne, il avait ou le mérite de reporter sa nation vers Dieu, et bravant jusque dans ses généraux les derniers sifflements de l'incrédulité populaire, on l'avait vu saisir d'une main courageuse, et tenir ensemble dans un même faisceau l'épée, le sceptre et la croix de Jésus-Christ. Ce grand homme n'avait de haine contre rien, ni contre Dieu, parce que lui-même était puissant et le créateur d'un monde nouveau, ni contre la noblesse, parce que lui-même descendait en droite ligne de tous les vieux héros, ni contre le peuple, parce que lui-même il en était l'enfant, ni contre le passé et l'avenir, parce qu'il se croyait aussi fort qu'eux. Homme social, il embrassait dans sa large poitrine toutes

les pensées honnêtes de l'humanité, et n'y proscrivait rien que la bassesse et l'incapacité. Son armée, ses palais, ses conseils, sa main s'étaient ouverts à tous les débris épars de la société française et l'on rencontrait chez lui le marquis de l'ancien régime à côté du baron de l'empire, l'homme de la convention à la gauche de l'émigré, le soldat de la dernière victoire avec un abbé de Saint-Sulpice. Napoléon, Messieurs, discerna le jeune Forbin, et le nomma auditeur au conseil d'Etat."

LA SOCIÉTÉ MODERNE.

"La société moderne est fondée sur deux idées capitales, qui peuvent bien, si on ne les regarde qu'à certains momens et dans certaines occasions s'obscurcir aux yeux du spectateur et même disparaître, mais qui remontent toujours à la surface, comme ces plantes enracinées au fond d'un fleuve, nourries de ses eaux et de son limon, et qui, blessées quelquefois par la force du courant, baissent un moment la tête, mais finissent toujours par ramener au-dessus des flots leur tige et leur couronne. La première de ces idées, c'est qu'il n'existe entre les hommes d'autre distinction sérieuse que la distinction du mérite personnel, et que ni la naissance, ni la fortune, ni les emplois publics ne font rien pour élever un homme, s'il ne s'élève lui-même par sa capacité, ses services et sa vertu. La seconde, c'est qu'il existe au-dessus de tous, même au-dessus de la souveraineté, et en faveur de tous, des droits qui ne peuvent être ni retirés, ni méprisés, ni prescrits, et qui ne sont pas seulement protégés par la force idéale de la nature et de la religion; mais encore par la force sociale des lois, des mœurs et de l'opinion publique. Les limites de ces deux idées varient dans les esprits: les uns en étendent le cercle, les autres le rétrécissent, mais tous, à part un petit nombre d'hommes, les vénèrent comme l'arche sacrée du siècle présent. Ce n'est pas que les adversaires de ces principes ne disent rien à leur sujet qui mérite d'être considéré; ils disent, au contraire, des choses remarquables, entre autres celles-ci: Que réduire l'homme à son mérite personnel, l'isoler dans l'ordre de la gloire, tandis qu'il n'est isolé ni par le sang, qui se transmet, ni par la fortune qui se transmet aussi, ni par la mémoire, qui le rattache invinciblement à ce qui l'a précédé, c'est violer l'instinct le plus fort de la nature, attaquer l'esprit de famille et de tradition, et ne faire plus de l'humanité qu'un tourbillon de poussière sans lien et sans nom. Ils disent que la solidarité dans le mérite, loin de nuire au développement du mérite personnel, en est le plus vif aiguillon, et que de même qu'un père est excité par la pensée de ses enfans à augmenter son patrimoine, il l'est pareillement à accroître la dignité de son nom, comme aussi les enfans, par le souvenir de leur père, sont portés à ne pas dégénérer de son rang dans l'opinion des hommes. Ils disent aussi qu'élever le droit des peuples par-dessus la souveraineté qui régit l'ensemble du corps social, c'est élever la liberté plus haut que l'autorité, et les mettre dans un conflit perpétuel où nul n'étant arbitre du débat, chacun sera le maître de couvrir la tyrannie du nom de l'ordre, et la révolte du nom de la justice; que, du reste, il suffit de regarder le monde moderne pour connaître la vanité des idées sur lesquelles il est assis, puisqu'on ne peut rien voir à la fois de plus misérable et de plus chancelant: la possession de l'or devenue le seul titre à l'exercice de tous les droits civiques, l'ambition vendant et achetant les

consciencés à ciel ouvert, le commerce des-honoré par une banqueroute qui n'a plus même la pudeur pour frein et la honte pour châtiement, l'obéissance sans amour, le pouvoir sans paternité, des mœurs qui ont l'hypocrisie de l'égalité et de la liberté plutôt qu'elles n'en ont le culte, et par-dessous ce triste spectacle, le bruit d'une terre qui se remue, qui soupire et qui attend."

ARTICLE LU DEVANT LA SOCIÉTÉ DES AMIS,

le 25 février, 1845.

Quoiqu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale.

Antienne comédie.

I.

MES AMIS,

Vous avez tous lu ou entendu lire certains traités sur les désagrémens, sur les inconvénients de l'usage habituel du tabac. On le prend par le nez, on le fume, on le mâche.

A ceux qui prisent on a dit: cette poudre que vous aspirez, elle demeure dans votre cerveau et y cause une excitation qui devient presque toujours dangereuse; aux seconds: cette fumée que vous tirez sans cesse de cette pipe sale et pleine d'un jus vénéneux, vous assèche l'estomac et vous force à une expectoration trop abondante; aux autres, enfin: cette feuille noire, dure, préparée souvent avec des ingrédients malsains, que vous roulez avec tant de complaisance entre vos mâchoires, cette feuille vous souille la bouche, vous gâte les dents, vous donne une haleine empestée, et fait de votre bouche, qui devrait être si propre, une véritable..... mais je n'oserai jamais enregistrier cette humiliante similitude.

Certes, ce sont là, messieurs, des accusations bien graves, d'autant plus graves qu'elles sont peut-être fondées sur certaines couleurs de vérité. Hâtons-nous donc, tout en reconnaissant les mauvaises qualités de ce pauvre tabac, de consigner en traits frappants les caractères distinctifs qui en ont fait, qui en font encore, et qui en feront toujours l'agrément, le désenai, presque le compagnon de l'homme.

Supposez, en effet, une réunion de jeunes fous qui ne se voient, à certaine heure de la journée, que pour récompenser les heures qu'ils ont passés au travail. Quel entrain! quelle gaieté! quel feu roulant de bons mots, d'épigrammes! La bouteille circule, les verres s'emplissent, se vident pour se remplir de nouveau; le tapage va en augmentant, puis fatigué, épuisé, un de la troupe joyeuse se lève et s'écrie: Dis donc, toi, as-tu du tabac? Appel magique! toutes les têtes se retournent, tous les yeux s'agrandissent, toutes les mains se plongent dans les poches du paletot, de la redingote, du pantalon, toutes les poitrines gonflées laissent échapper un soupir profond, prolongé; les verres sont là négligés, inutiles, toutes les bouches ont proclamé le mot de ralliement: Fumons! Oh! alors,

estomacs faibles, propriétaires de toux sèche, fuyez, sauvez-vous ! arrière ! car voici une atmosphère qui ne vous convient pas. Mais eux, comme ils sont heureux ! comme ils aspirent ! comme ils hument avec ivresse cette fumée bienfaisante ! comme ils serrent avec amour, entre leurs dents, cette petite pipe noire, cette amie, cette compagne de tous leurs instants, bons ou mauvais ! Plus d'inégalités, plus de distinctions ! Vous fumez ? — Bon ! vous êtes un homme ! vous êtes un brave. Tope, là ! vous êtes mon ami !

Et les savants, et les sages de la nation, donc ! Croyez-vous que les lugubres et imposantes prédictions de Tissot et autres assassins de la Faculté leur fissent peur ? — Oh non ! ce juge austère, dont un regard, tout-à-l'heure vous eut fait entrer en terre ; ce parlementaire distingué, à la parole duquel est suspendu parfois le sort des intérêts les plus chers de la nation ; ce médecin célèbre lui-même, qui vous prêche toutes les doctrines hygiéniques, possibles et impraticables ; tous les dignitaires enfin, voyez-les dans leur intimité, alors qu'ils ont dépouillé leur toge, insigne de leur haute position, de leur pouvoir ; alors qu'ils ne sont plus les honorables un tel et un tel, mais M. un tel tout court. Rayonnants, le sourire sur les lèvres, l'eau à la bouche, ils se hâtent, ils s'empressent de bourrer avec ardeur cette longue pipe, (car aux grands hommes il faut de grandes choses.) Peste ! quelle fumée ! comme ils repassent avec satisfaction les jugements qu'ils ont donnés, les mesures qu'ils ont proposées, les patients qu'ils ont arrachés à une mort imminente et presque certaine : jouissez, ô grands de la terre ! jouissez, nous n'en sommes pas jaloux, car nous aussi, plus petits, plus humbles que vous, nous jouissons..... Tabac, mon ami, tu es charmant, tu es adorable !

Et l'on nous parlera, après cela, d'accumulation, d'excitation au cerveau, d'assèchement à l'estomac, d'expectoration forcée ! de malpropreté à la bouche ! Mais c'est à en rire sans jamais finir ! Mais c'est à enlever clavicles et ongles jusqu'au plafond de la salle !

Dites donc, messieurs aux poitrines délabrées, fumez, fumez ; c'est là la panacée universelle, je vous l'assure. Si vous expectorez, fumez, puis buvez de l'eau ; si vous êtes asséchés, fumez encore, puis buvez du vin. Si votre cerveau est embarrassé, fumez toujours, mais faites passer la fumée par le nez, mouchez fort et... vous êtes guéri. Si votre bouche ne sent pas la rose, fumez, ne craignez rien ; ensuite, allez chez Savage, vous savez ?... cette jolie boutique tout près d'ici ?... acheter une boîte de *Cachou* ; un grain après chaque pipe, et votre haleine fait pâlir le zéphir le plus doux, le plus embaumé !...

II.

Mille pardons, mesdames, jeunes et vieilles, mille pardons, car j'allais vous oublier, et j'aurais dû commencer par vous. Une prise, s'il vous plaît. — Merci. Qu'y a-t-il de comparable, là... dites franchement, à ce chatouillement des narines, à cette espèce d'étourdissement plein de délices que produit le tabac aspiré par le nez ?

Vous êtes autour d'un bon feu, un soir d'hiver, les bonnes mamans le plus près du feu, comme c'est leur droit ; de chaque côté et immédiatement sous leurs yeux, des jeunes filles, des jeunes hommes, des vieilles filles même... (Toutes les vieilles filles prennent du tabac et elles ont raison.) On raconte une histoire terrible, palpitante d'émotions de toutes sortes ; tous les yeux sont fixés sur le conteur, toutes les bouches sont béantes. Il arrive à l'endroit le plus pathétique de sa narration, vous retenez votre haleine, les pulsations de votre cœur diminuent de vitesse, mais redoublent de force et frappent dans votre poitrine comme... (c'est étonnant comme ces diabesses de comparaisons sont difficiles à trouver !) votre souffle est suspendu au souffle de cet homme qui vous tient là en suspens. Enfin, il fait un signe presque imperceptible à la dame de la maison, qui, lentement et avec mesure, tire d'une poche de côté sa tabatière en argent. Elle présente en silence la boîte chérie ; tous les pouces et index s'y précipitent de concert, toutes les narines se gonflent, se détendent ; on entend un bruissement général. Enfin... vous êtes libre, respirez ! Le dénouement a été raconté au moment où vous veniez d'aspirer la poudre consolatrice, et où votre satisfaction avait besoin de s'épancher par un soupir.

Et ce vieux monsieur, si bavard, si ennuieux, le moyen de le supporter, si, de temps en temps, et avec un sourire particulier à lui seul, il ne vous tendait sa tabatière, ne vous offrait une prise ?

Quant à ceux qui se permettent de chiquer, j'avoue, messieurs, que je ne me sens pas pour eux une immense prédilection. Aussi les laisserai-je dans leur bienheureuse quiétude, et ne les troublerai-je pas dans cet innocent exercice qui consiste à faire passer d'une joue à l'autre un morceau de tabac plus ou moins gros, plus ou moins long, à en extraire le jus pour... préserver du scorbut, sans doute. (?) Décidément, je crois que je ne pourrai défendre dignement messieurs les chiqueurs ; aussi je me tais, et n'ose les blâmer.

A vous tous, messieurs les fumeurs, un mot avant de finir. Si vous allez voir votre belle, c'est entendu, n'est-ce pas ? que vous ne vous préparerez pas à cette visite importante en fumant une pipe ? Donc l'amour et le tabac ne sont pas incompatibles.

Donc, puisqu'il est trop tard pour la visite que vous savez, vous ne me refuserez pas,

lorsque je vous dirai que j'ai là, dans cette *blague* en loup-marin, du meilleur *cavendish* de Rattray, tout coupé, tout préparé, et pour vous qui n'êtes pas encore tout-à-fait aguerri, voici un excellent *Havane* de Swords, bien coquet, bien effilé, dont vous détacherez gracieusement, avec le petit doigt, la cendre parfumée, laquelle cendre vous offrirez ensuite aux mal-appris qui disent que la pipe noircit les dents, comme la meilleure poudre possible pour l'ébène en ivoire. En avant donc les pipes ! et, comme je vois que vous n'attendez plus que moi, je finis de grand cœur avec le mot d'ordre de notre association : Fumons !

PETER L. M.

ARTICLE LU DEVANT LA SOCIÉTÉ DES AMIS.

Notre cercle.

MES AMIS !

Que le premier mot de mon premier essai soit un cri de réjouissance et de triomphe. Salut, fraternité, prospérité !

Ma joie est vive et sincère ; elle est enthousiaste. Car nous avons fait une belle et grande chose. Nous avons fondé une société qui, dans ses éléments, ses bases, son esprit, son but, dans tout son ensemble, présente des garanties solides et consolantes d'un avenir puissant et fructueux.

Ses éléments : c'est une jeunesse intelligente, éclairée, avide de progrès, pleine d'activité et de patriotisme.

Ses bases sont l'amitié, l'égalité, l'émulation, l'amour du travail, l'étude continue et l'acquisition progressive de toutes les branches de la science, et une constitution et des lois qui ne sont que l'expression écrite de ces nobles sentiments.

Son esprit : c'est la liberté de la pensée, de la parole, des recherches, dans la vaste carrière des connaissances humaines. C'est la tolérance des opinions et des méthodes de chacun et de tous. C'est la charité entre les amis et envers tous les hommes. C'est la foi dans la perfectibilité du genre humain.

Son but : c'est le développement intellectuel et moral de ses membres ; puis celui des masses populaires, et, par conséquence inévitable, quoique lente et graduée, le développement intellectuel et moral, social et politique, de toute la nation.

Mes amis, cette appréciation de notre œuvre trouvera, j'en suis sûr, de l'écho dans tous vos cœurs. La grandeur de conception de cette œuvre ne nous étonnera pas, ne nous paraîtra pas trop gigantesque. Car lorsque l'homme a foi dans la justice et la vérité, il acquiert une force de volonté telle que sa puissance devient presque sans bornes. Ayons foi, mes amis, dans la justice et la vérité de notre entreprise, et nous aurons une force de volonté qui nous fera triompher de tous les obstacles, et ils sont nombreux, je l'avoue, qui s'interposent entre nous et notre but. Songeons que nous ne sommes qu'une avant-garde qui sera suivie de nombreuses générations de notre Société ; mais aussi, nous avons la gloire d'avoir fait le premier pas.

Après un travail aride et monotone, sortant, à la fin du jour, de son comptoir, étude ou bureau, l'homme d'affaires, de toutes les professions, recherche avec ardeur des délassoments à ses fati-

gues. Sans eux, ses forces physiques et mentales en souffriraient, iraient s'affaiblissant, et finiraient par la dégradation de son être. Car le changement et la variété sont des lois de notre nature.

Il est des pays plus favorisés que le nôtre, où les hommes trouvent mille ressources de jouissances rationnelles. Outre les joies de la famille et du cercle social, ils ont les vastes promenades, le spectacle des monumens modernes et des temples antiques ; ils ont le théâtre et l'opéra, les bals publics et privés : ici, la bibliothèque aux deux millions de volumes, et le Louvre aux cinq mille tableaux et statues ; là, les cents chaires où ils puisent l'instruction universelle. Oh ! centre sublime de la civilisation ! l'homme est heureux dans ton sein, ne connaît point de bornes à ses plaisirs, point de bornes à ses études.

Mais nous, pauvre jeunesse de Montréal, qui n'avons pas les douceurs du ménage ; pas de théâtre ; pas un arbre, un gazon ; point de professeurs ; à peine un livre ! Que faire après le dur gagne-pain quotidien ? Oh ! pour un asile contre l'indolence et la léthargie ! donnez un point de réunion pour resserrer les liens d'amitié formés dans nos collèges, pour réveiller les sympathies studieuses de nos amis ! Ce cri de ralliement se fit entendre, et une réponse généreuse lui arriva de tous côtés.

Nés d'hier, nos rangs sont d'une vingtaine. Une ample salle nous est en tout tems ouverte. Une quinzaine de gazettes et revues, indigènes et étrangères, sont suspendues à nos murs. La plupart ont déjà fourni leur premier tribut d'études, chacun selon son genre de talens et ses dispositions d'esprit. Plusieurs de ces essais méritent une plus grande publicité, et leur impression ferait honneur aux écrivains comme au cercle. L'un de nous, digne de tout éloge, a compris la puissance de la presse, et la *Revue Canadienne* va paraître. C'est pour nous, à notre début, un bonheur tout particulier. Et nous pourrions lui confier nos bulletins et nos meilleures productions.

Dans un pays jeune et pauvre comme le nôtre, où le peuple a si peu d'instruction et en a tant besoin pour accomplir ses destinées, la bibliothèque du peuple, c'est la presse périodique. Après l'école primaire, c'est le don le plus précieux que l'on puisse lui offrir. Il ne peut acheter des livres coûteux. Que dans sa gazette, donc, il puise toutes ses connaissances. Qu'elle lui enseigne ses droits et ses devoirs envers sa famille, ses concitoyens, son gouvernement, ses droits et ses devoirs domestiques, civils, et politiques. Qu'elle lui prêche la morale. Qu'elle cultive son esprit, corrige ses mœurs, polisse ses manières. Qu'elle lui fasse goûter les sciences et les beaux-arts, lui montre ses rapports existans avec les nations étrangères, et en établisse de nouveaux et plus nombreux encore ; lui fasse comprendre, aimer et joindre la civilisation et le progrès. Qu'elle lui expose, élémentairement, les théories des arts et métiers. Qu'elle développe ses ressources naturelles et ses richesses d'industrie, par la science de l'économie politique. Et qu'elle fasse ainsi l'éducation, la liberté et le bonheur du peuple. C'est la plus belle, la plus noble des missions. Et tout ami de son pays, tout philanthrope, tout philosophe, doit s'enrôler missionnaire de la presse. Cette mission doit être dans les vues et les desseins de la Société des Amis.

L'enfantement de toute société est d'un travail pénible et dangereux. C'est un tems de crise. La nôtre n'a pas fait exception. Les opinions étaient multiples, et les hommes sont tenaces dans leurs opinions. Mais la raison, les concessions mutuel-

les, ramenèrent l'harmonie. Les bases de la Société furent posées. Chacun y apposa généreusement son sceau ; et les différends du passé furent enterrés bien avant dans l'oubli.

L'élan est maintenant donné. Nous marchons d'un pas ferme et mesuré. Nous redoutons surtout ce défaut que l'on dit national : l'inconstance ! Contre elle, nous sommes sans cesse sur nos gardes. C'est le plus dangereux écueil de notre route. Nous l'éviterons par des efforts soutenus, la vigilance, et en cimentant l'union et la concorde parmi nous. C'est pourquoi nous devons créer en esprit de corps, un attachement sincère entre les Amis et envers l'institution. Pour cela, nous sommes exclusifs et particuliers dans le choix de nouveaux membres, et leur admission est rare et difficile. Elle n'a lieu qu'à la presque unanimité, et lorsque les anciens adeptes sont bien imbus de l'esprit du corps. Cet esprit de corps est l'âme de toute association.

Mais une fois solidement constituée, bien affermie sur ses bases, la Société des Amis sentira le besoin d'un plus grand développement, et devra se ramifier de tous côtés, au moyen de ses membres honoraires et correspondans, et par l'affiliation de sociétés secondaires. C'est alors qu'elle sera pleinement utile. Que sans cesser d'être un cercle de camaraderie et une école d'instruction mutuelle pour ses membres, elle deviendra une institution active au-dehors comme au-dedans, une institution vraiment nationale, avec une influence publique très étendue et très salutaire. Le bien qu'elle fera d'abord pour soi, elle le répètera ensuite pour tous. Ses études et ses recherches, elle les publiera. Et comme elles sont de nature instructive, élémentaire et locale, elles devront populariser les connaissances, les faire parvenir aux masses, et développer surtout l'histoire, la littérature et le style indigènes. Créer un type canadien dans le domaine de l'intelligence. Et elle pourra remplir ensuite le plus beau rôle que puisse ambitionner un corps lettré et patriotique, celui d'arracher notre beau pays à son état actuel d'engourdissement que j'oserais dire général. L'entraîner dans le mouvement général des esprits et des corps qui distingue si éminemment notre siècle, et le faire marcher de front, en tout et toujours, avec les populations les plus civilisées de la terre. Voilà l'inépuisable objet de nos travaux, digne des sentimens les plus vifs de l'ambition la plus élevée, des efforts les plus incessans, du triomphe le plus glorieux !

Je m'étais proposé, mes amis, d'écrire beaucoup plus au long, comme vous l'indique l'exposition de mon plan au commencement, et comme le comporte un sujet aussi vaste. J'aurais voulu y ajouter une revue détaillée de notre constitution. Mais j'ai vu s'écouler rapidement l'époque limitée pour la première session de nos travaux, avant d'avoir pu même analyser entièrement mon projet. Je terminerai donc pour le moment, avec l'intention de reprendre cette étude.

Mais en vous disant toutefois, que dans l'esprit de notre institution, et selon son but principal et plus avantageux, je m'appliquerais surtout à des études spéciales et suivies. Je me suis donc inscrit dans la Quatrième Section, où m'entraînaient mes inclinations, comme aussi l'appel de la société en m'en élisant Chef.

Je commencerai par une science nouvelle, si nouvelle, qu'elle n'a pas encore pu se généraliser pratiquement : mais une science admirable par la vérité, l'exactitude logique de ses principes fondamentaux ; plus admirable encore par les bienfaits immenses qu'elle répandra sur l'Humanité.

L'Economie Politique, en enseignant la véritable théorie des richesses : comment elles se forment au sein de la société ; comment elles se distribuent parmi les individus et les nations ; comment elles se consomment, soit en produisant de nouvelles richesses, soit en se détruisant et disparaissant pour toujours : et en dissipant une foule de préjugés, cancers hideux qui dévorent de toutes parts les sociétés humaines ; cette science, messieurs, multiplie à l'infini les productions de nos trois grandes sources de richesses, l'agriculture, les manufactures, et le commerce ; augmente le bien-être des particuliers, des familles et des peuples ; développe leur intelligence et leur éducation ; leur fait voir la vérité plus à nu ; détruit de mauvaises mœurs et de mauvaises lois ; centuple les populations ; les répand par torrens sur la surface si mal habitée, si mal cultivée, de votre planète ; les y envoie en armées innombrables, non pour s'y déchirer comme des brutes avides de sang ; mais avec une croix, une presse, une charte, pour fonder des empires nouveaux—chrétiens, civilisés et libres. Elle démontre aux hommes, qu'individuellement et collectivement, leurs intérêts sont identiques et solidaires. Qu'il n'est qu'une famille humaine, qu'un intérêt, qu'une morale, qu'une justice, qu'une vérité, comme il n'est qu'un Dieu. Et elle nous guide ainsi à marche accélérée dans les voies de la Providence, vers ce centre et ce but de toutes choses, L'UNITE UNIVERSELLE.

Décembre 1844.

ETATS-UNIS.

Extrait du Courrier des Etats-Unis.

21 février dernier.

Une grave rumeur diplomatique nous est venue hier de Washington ; s'il faut en croire diverses correspondances, le gouvernement fédéral aurait acquis la preuve que le cabinet de Londres, en même tems qu'il protestait contre l'annexion du Texas et de l'Oregon aux Etats-Unis, travaillait avec énergie et avec succès à obtenir du Mexique une vaste concession territoriale qui aurait donné à la Grande Bretagne, sur le continent américain et sur l'Océan Pacifique, une position commerciale et militaire plus grande encore que celle qu'elle conteste avec tant d'acharnement aux Etats-Unis. Elle serait arrivée au but de ses intrigues et de ses efforts, si la dernière révolution mexicaine n'était venue soudainement frapper d'impuissance Santa Anna qui s'était fait le complice et l'instrument de l'ambition britannique. On assure, en effet, que parmi les papiers saisis sur l'ex-dictateur mexicain, après son arrestation, se trouvent tous les documens relatifs à ce dangereux complot, à la consommation duquel il ne manquait plus que l'échange de quelques formalités diplomatiques. Il ne s'agissait de rien moins que d'un traité qui transférerait en toute propriété à l'Angleterre tout l'immense territoire des Californies, avec toutes ses rades et tous ses ports, au nombre desquels se trouve celui de San Francisco. On ne dit pas combien et comment la Grande Bretagne devait payer ce monstrueux envahissement territorial et maritime ; on se tait aussi sur la manière dont cette menaçante révélation serait venue à Washington. Aussi, nous la regardons comme très peu vraisemblable, et nous ne serions pas étonnés qu'elle fut bientôt suivie d'un démenti, ou au moins de quelque rectification qui, en enlevant aux preuves que l'on dit avoir été acquises leur caractère authentique et officiel, laisserait un champ libre aux dénégations de l'Angleterre. Mais si les faits que l'on vient de dénoncer sont vrais, et si leur vérité est établie de manière à satisfaire l'opinion publique, nous croyons qu'il en résultera, immédiatement, en faveur de l'annexion du Texas, un revirement général, auquel le sénat lui-même se laissera entraîner.

ÉDUCATION.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

L'ÉDUCATION AUX ÉTATS-UNIS.

Nous sommes toujours étonnés d'entendre tant de personnes de mérite, répéter, comme si elles s'étaient donné la consigne, que les Américains n'ont pas d'éducation ! Et ce qui nous surprend encore d'avantage, c'est la singulière manie de certains personnages des grandes villes de la République même, qui ne se font aucun scrupule de proclamer, et chez eux, et à l'étranger, l'ignorance de leurs compatriotes. L'assurance avec laquelle quelques Américains s'expriment sur ce sujet, n'est pas sans produire son effet sur ceux qui ne connaissent pas un peu, l'état de l'éducation chez nos voisins ; et nous nous expliquons, sans difficulté, les préjugés aveugles, et souvent enracinés, qu'ont beaucoup d'Européens, contre la société américaine, lorsque nous voyons, par nous-même, lorsque nous ressentons nous-même, quelque ébranlement dans notre confiance, dans les lumières que répand aux États-Unis, l'excellent système d'éducation pratique, que l'on y suit. Nous disons que nous ressentons quelque ébranlement, nous voulons dire que lorsque nous conversons avec des hommes intelligents et instruits, nés aux États, et que nous les écoutons nous dire, et essayer de nous prouver, que très peu de personnes de leur pays, sont instruites, il est tout naturel que nous éprouvions beaucoup de surprise ; et comme il serait ridicule que nous prétendissions à plus de connaissances qu'ils n'en ont, sur l'état de la société au milieu de laquelle, ils vivent, nous nous sentons momentanément ébranlés dans cette confiance que nous ont inspirée depuis plusieurs années, les rapports multipliés que nous avons eus, tant par nous-mêmes, que par nos lectures, avec le pays prospère qui avoisine notre Province-Unie du Canada. Cependant, un peu de réflexion, tant soit peu de connaissances du cœur humain, et un aperçu, quelque superficiel qu'il soit de certains ressorts qui font mouvoir nombre de gens aux États-Unis, nous ramènent incontinent à notre première opinion, ou pour nous exprimer plus correctement empêchent que nous ne troquions pour des préjugés, notre opinion que nous croyons appuyée sur des faits bien connus.

Nous sommes bien éloigné de la moindre intention de donner à entendre que le nombre de ceux qui, tant aux États, que lorsqu'ils voyagent, s'expriment sur le compte de la masse du peuple, avec si peu de ménagement, soit considérable, car il n'en est pas ainsi. Et ce qui nous fait plaisir, c'est de voir des hommes, comme *Clay*, *Webster*, *Spencer*, *Horace Mann* et nombre d'autres dont l'opinion vaut quelque chose, apprécier et faire connaître l'excellence des systèmes d'éducation, dans leur pays. Ces hommes, surtout *M. Spencer* et *M. Mann*, qui ont été en rapport intime avec les directeurs des écoles, les instituteurs et les écoliers, et qui ont écrit sur l'éducation, non pas abstraitement et métaphysiquement, comme le font souvent certains prétendus savans, mais d'après l'état de la société et les lumières de la saine raison, ne partagent guère l'opinion peu favorable qu'ont de l'éducation donnée à la jeunesse Américaine, certains hommes que l'on rencontre parfois.

À la vérité ; il en est de ces derniers, à qui l'on ne doit reprocher que l'ignorance qu'ils ont de ce qui se passe en dehors des cercles ou coteries dans lesquels ils se tiennent habituellement, sortant rarement des cités, absorbés dans des études

abstraites dans lesquelles, du loisir, leur fortune ou leurs goûts les entraînent, ils planent au dessus des institutions dont on réserve les avantages inappréciables pour ceux qui n'ont pas le tems de devenir des savans, mais qui ont besoin de se rendre utiles à leur famille et à la société ; et ignorant ce qu'ils ne voient point habituellement autour d'eux, ils jugent sans appel, des millions de leurs concitoyens dont le mérite leur est inconnu.

Lorsque nous entendons des Américains nous dire que dans l'éducation chez eux, l'on ne fait qu'exercer la mémoire, que l'on ne cultive aucunement l'intelligence, que ce procédé est tout mécanique, et que le résultat en est, qu'à quarante ans, la plupart des femmes Américaines, ont oublié le peu qu'elles ont appris par cœur, dans leur jeunesse, et qu'elles sont parfaitement ignorantes, parce qu'elles n'ont rien appris depuis, nous nous demandons à nous-mêmes ; mais, comment se fait-il que ce soient là, les effets d'un système d'éducation où bien loin de s'en tenir à exercer la mémoire, l'on ne cesse de s'attacher au principe d'enseignement, nous voulons dire à explorer les facultés intellectuelles, afin de pouvoir leur adapter les meilleures méthodes d'instruction ! Comment se fait-il donc qu'au rapport de *Grunt*, et nombre d'autres savans d'Europe, qui ont vu et parlé, sans prévention, le jeune homme de quinze ans, est aussi mûr, aussi homme, aussi avancé dans la connaissance des choses humaines, que l'Européen de trente ans, qui a appris du grec, du latin, de l'hébreu même, et qui ne sait rien de ce qu'il devrait savoir ! Comment donc s'expliquer la supériorité en fait de mécanique profitable, et d'application de tous ses principes à ce qui est avantageux dans la société, que les Américains, de l'aveu de toute l'Europe, ont sur elle ! Et si l'on n'a exercé que la mémoire des enfans, par quel miracle donc, voit-on les Américains dévancer en navigation, et en toute sorte d'expérience dont le succès demande toute autre chose que le pur exercice de la mémoire, les sociétés Européennes où l'on se targue de tant de culture de l'intellect ! Et qu'on nous explique pourquoi, dans la conversation, comme dans tout ce que font les Américains, la mémoire joue un rôle si secondaire, et que chez eux, la réflexion et le jugement font tout ! Et n'entend-on pas, tous les jours, les Européens se plaindre de ce que les Américains sont taciturnes, qu'ils réfléchissent trop, et ne parlent pas assez ! Ce sont-là, assurément, des faits, et des faits qui parlent plus éloquemment que les assertions gratuites des détracteurs des Américains.

Et si la mémoire, la mémoire seule, est mise en réquisition dans l'éducation aux États-Unis, comment se fait-il que l'on en soit rendu à la cinquième série des ouvrages qui composent les "*District School Libraries*," et qui ont été préparés par les hommes les plus distingués de la République ? Et qu'on nous explique ce phénomène, s'il existe ! Ces ouvrages sont ce qu'il y a de meilleur en histoire, en géographie, en morale, en voyage, en religion, en arts, sciences et tout ce qui rend l'homme bon, vertueux, utile à lui-même et aux autres. En verrait-on dans l'Etat de *New-York* seul, un demi million de volumes, bien imprimés, solidement reliés, et répandus dans toutes les localités ! (a) Et si la mémoire seule

(a) Nous tenons ces détails intéressans de *M. Spencer*, qui nous les donna dans une lettre qu'il nous écrivit le 13 Septembre 1841. Il était alors Secrétaire d'Etat, de l'Etat de *New-York*. Peu de temps après, il fut, comme on le sait, appelé à la direction du département de la guerre de Washington, et depuis il a passé à la Trésorerie.

est exercée, comment donc voit-on se répandre comme un feu dont rien ne peut arrêter l'activité, ces millions de copies des "*District School Journal*," qui sont distribués, lus et mis à profit, dans tant d'États, non pas pour faire les perroquets, mais bien pour enseigner à une population de 7,000,000 d'hommes, à préférer un état de société où avec un travail raisonnable on peut être heureux, et donner à manger à sa femme et à ses enfans, à un état de société où, comme en Europe, les richesses les plus excessives font regorger dans une insolente oisiveté souvent entachée des vices les plus détestables, les orgueilleux aristocrates des vieilles monarchies, à côté même de la lutte où la plus abjecte misère fait honte à l'humanité.

Et s'il n'y a dans l'éducation Américaine, que de la mémoire, comment de perroquets que doivent être les enfans, le peuple grandi est-il, tout à coup, dans l'âge viril, métamorphosé, en une masse d'hommes les plus réfléchis et les plus pratiques qu'il y ait au monde ! Est-ce que pour cela, il ne faut pas l'aide de la religion.

Et si, comme nous l'avons entendu dire, les jeunes filles américaines n'apprennent que par mémoire, comment se fait-il qu'elles soient, de l'aveu des Européens, les femmes les plus réfléchies, les plus prudentes et les plus chastes qu'il y ait au monde ! Est-ce que la réflexion n'y serait pour rien, par hasard ?

Nous terminerons en demandant aux détracteurs des Américains, de nous expliquer comment de pures machines sont dans l'âge mûr, transformées en hommes tellement réfléchis et habiles, que ni la politique des français, ni celle du gouvernement de l'Angleterre, nient pu lutter contre eux en diplomatie, témoin l'affaire des 33,000,000 francs d'indemnité, et le traité *Ashburton*, au sujet duquel, les anglais se plaignent qu'ils ont été, pour la seconde fois vaincus par la réflexion et l'adresse américaine !

Ei donc ! détracteurs d'un état de société que vous êtes incapables, ou peu disposés à apprécier ; ne jugez pas de tout un peuple, par le commencement de corruption, ou au moins d'orgueil, de finéantise et de légèreté que le contact avec les Européens, dans quelques villes des États-Unis, introduit insensiblement. Voyez le peuple de près, et contemplez les institutions ; il vous faudra alors une dose d'assurance, ou une mesure d'ignorance que nous ne vous souhaitons certainement pas, pour vous porter ensuite, à répéter, que "l'on n'est pas instruit aux États-Unis, et que dans l'éducation que l'on y reçoit, la mémoire joue le principal rôle."

Nous devons avouer que nous partageons l'opinion de quelques personnes éclairées, sur les manières et le peu d'usage du monde d'un grand nombre d'américains. Nous comprenons facilement, ce qu'il y a de défectueux, sous ce rapport, dans la société aux États-Unis. Cependant, il y a chez les américains, plus de véritable *socialité* que partout ailleurs, puisqu'il y a plus de sincérité. Sous des dehors peu aimables quelquefois, nos voisins cachent un fond d'obligance (de bonne éducation, par conséquent) que toutes les formes étudiées et hypocrites de peuples de nombre d'autres pays, ont absolument fait disparaître. "Le code de savoir-vivre américain est fort simple, et a bien justement dit, De Beaumont ; mettre chacun à son aise, voilà sa maxime, et faire un cordial et franc accueil à l'étranger, voilà son usage."

La Revue Canadienne.

MONTREAL, 1 MARS, 1845.

Histoire de la Semaine.

La ville a pris un aspect inaccoutumé ! Au lieu des joyeux équipages aux couleurs brillantes, au lieu des brillants attelages aux clochettes sonores, on ne voit plus que la foule empressée, active des Sleighs de charretiers, et il faut l'avouer, le coup d'œil n'y gagne rien. Qui donc a fait rentrer dans leurs remises d'été ces voitures presque princières : qui donc a forcé ces nobles chevaux, à piaffer, solitaires et impatientes, dans leur écurie ? Mais le printemps ! le printemps lui-même, ne vous en déplaît.—Ailleurs, le printemps c'est le tems des parures, des fraîches toilettes ; c'est le tems de secouer la poussière des salons pour l'herbe nouvelle, de ranimer à un soleil bienfaisant ses membres engourdis par le froid de l'hiver ; mais ici, il n'y a point de printemps, à moins que vous ne condescendiez à décorer de ce nom, cette saison de pluie et bruine, ce soleil tacheté, terne qui rayonne justement assez pour faire de la neige et des ordures des rues un mélange nauséabond, un tout ensemble révoltant, où les gens d'affaires, les malheureux ! doivent bon gré, mal gré, patauger pendant deux mois, mais dont l'idée seule donne la migraine à nos élégantes et à nos muscadins les plus hardis.

Il n'est que trop vrai, le printemps n'existe pas pour nous. Il n'y a pas de transition de l'hiver à l'été—Mars, Avril, Mai, ne sont pour nous que des mois de brouillards et de boue ; n'est-ce pas qu'il vaut mieux avouer d'un coup que nous n'avons pas de printemps.

Cette saison est pourtant pour une classe nombreuse et intelligente de notre population, le tems des émotions les plus vives, des espérances les plus ardentés, des calculs les plus hasardés.

Le marchand attend avec une impatience fiévreuse les nouvelles de son correspondant de Londres, de Paris. Il songe au renouvellement d'un bail coûteux, pas extravagant, il calcule, il suppose ses dépenses, ses profits—il forme de nouveaux plans, il invente en esprit de nouvelles spéculations qui doivent le porter d'un bond au haut de l'échelle commerciale.

Le commis de plusieurs années se décide enfin à abandonner le service des autres pour travailler à son propre compte.—Il sonde avec crainte les intentions de celui qui l'emploie—il repasse avec angoisse ses chances de crédit ; palpe, soupèse avec tendresse son petit trésor, laborieusement amassé au prix de ses veilles, fruit de son travail, de son assiduité et de sa bonne conduite. Et dire que cette somme à laquelle depuis plusieurs années il ajoute petit à petit en se privant des jouissances les plus ordinaires de la vie, dire que cette somme il va peut-être la jeter au hasard dans une entreprise qui ne lui apportera au bout de l'an que misère, que ruine ! oh ! tenez, cette idée fait mal !

Montréal va bientôt devenir aussi difficile à habiter que les grandes villes de l'Europe. Les propriétés semblent ne devoir plus s'arrêter dans cette progression de valeur qui fait le désespoir des petits capitalistes, des spéculateurs timides. Les locataires gémissent du haut prix des loyers et songent avec effroi aux profits énormes qu'il leur faut réaliser pour couvrir leurs dépenses, et faire face à cette exigence de tous les trois mois, qui vient à eux le sourire aux lèvres, mais la détermination fixée, inévitable dans les yeux leur

demander le paiement de ce beau local qu'ils occupent, et qui fait l'envie de tout le monde.—Oh ! ne les envie pas ces habitants de demeures somptueuses !—L'iniquité règne là comme ailleurs, plus qu'ailleurs.

Les courses de chevaux sur la glace ; les courses à la raquette sur la neige ; tous les amusements de notre hiver enfin semblent avoir fini leur temps ; pourtant l'hiver n'est pas terminé, et cette pluie que nous avons eue pendant trois ou quatre jours consécutifs, a fait disparaître la neige sur la glace du fleuve, et va se transformer à la première gelée en un miroir glissant et poli. Pourquoi les membres du " Club Gymnastique " n'organiseraient-ils pas une course aux patins ? Nous le voyons avec regret, l'art de patiner va en déclinant dans notre pays. Nous nous rappelons le tems où la plus minime étendue de glace praticable aux patins devant la ville était littéralement couverte de patineurs.—Rien de plus salutaire, de plus propre à faire acquérir de la souplesse aux membres que cet exercice particulier aux pays du Nord, et qui fut l'étonnement et l'admiration des habitants du Midi.—Mais aussi quelle élégance, quelle mollesse dans les attitudes, quel déploiement de poses aisées, variées n'exige-t-il pas ? Je ne sache rien qui puisse montrer sous un meilleur jour, avec un plus grand avantage la beauté, l'harmonie des formes humaines—que les glissades allongées, que les balancements à droite et à gauche, que les descriptions de cercles parfaits, soit en avant soit en arrière, que les figures fantastiques, que les chiffres de fantaisie tracés par le pied d'acier du patineur sur une glace unie, qui crie à chacun de ses pas, et conserve en caractères lisibles et profonds la trace de ses hauts faits—Oh ! c'est alors qu'il faut le voir ! Sa figure animée par cet exercice bienfaisant, les bras croisés sur la poitrine, comme il effleure avec légèreté ce sol glacé qui semble fuir sous lui !—Avec quelle rapidité il parcourt cette distance que vous ne parcourez, vous, pitons spectateurs, qu'en une longue demi-heure !

Au reste, je me tais, convaincu que Messrs. du Club Gymnastique nous gratifieront bientôt d'une course aux patins, et que vous pourrez alors voir de vos yeux ce que je vous ai si imparfaitement décrit.—Vous m'en direz des nouvelles.

Le Diable est marié !!!

Telle est la mirobolante nouvelle annoncée par les journaux la semaine dernière. Hâtons-nous de rassurer nos timides lectrices, et de leur dire que probablement la postérité diabolique n'augmentera pas. Il s'agit tout bonnement d'un boucher Anglais, du nom de *Devil*, qui a cru devoir prendre une moitié décorée du nom de *Shad*, laquelle alliance a excité la verve de quelques farceurs de l'autre côté de l'Atlantique, qui ont cru faire un jeu de mots inattaquable en disant : que c'était la première fois que le Diable (*Devil*) avait réussi à prendre une *alose* (*Shad*) en hiver !!!

Ma foi, il n'y a là rien d'étonnant. Le Diable prend bien d'autres choses en hiver comme en été ; et s'il prenait la peine d'emporter tout ce qu'on lui donne, à commencer par les mauvais plaisants, son musée, tout immense que nous devons *charitablement* le supposer, serait bientôt encombré.

Il y a bien des gens qui disent tous les jours, lorsque vous leur racontez une histoire, et que vous hésitez à trouver le nom du héros qui vous échappe pour le moment : allez toujours, le nom n'y fait rien. Eh bien, moi, je vous dis : arrêtez !

prenez votre temps, cherchez comme il faut, car le nom, à mon avis, c'est beaucoup, c'est presque tout. Il y a dans certains noms une espèce d'attraction irrésistible, un cachet de grandeur, d'originalité, qui vous fait penser dès l'abord, et au premier son, que ces noms ne peuvent appartenir à des hommes ordinaires.

Croyez-vous, en effet, que Napoléon eut conquis une partie de l'Europe, déployé ses aigles victorieuses jusque sous les Pyramides d'Egypte, fait éclater la valeur Française dans les neiges de la Russie, trembler dans son île fortifiée d'une forêt de vaisseaux de ligne, le brave enfant d'Albion ; retentir toute la terre du bruit de ses exploits, dites, encore une fois, croyez-vous que Napoléon eût accompli toutes ces grandes et nobles choses, si, au lieu de Napoléon, le Lion du Désert, il se fut appelé tout vulgairement Nicaise ou Nicodème, Macaire ou Marin ? Tâchez donc, oh ! vous, jeunes et vieux, qui aspirez tôt ou tard, à l'honorable prétention de donner des fils à la patrie, tâchez, pour l'amour de nos oreilles, sinon pour votre satisfaction, de choisir à ces futurs citoyens, des noms qui, sans être pompeux, affectés, recherchés, ne renferment pas non plus des consonnances désagréables, ridicules. Il ne faut pas non plus, ce nous semble, que la génération qui arrive, ne soit composée que de Napoléons. Car la manie de donner le nom est devenue d'un ridicule insoutenable. Evitez aussi, surtout vous qui vivez dans une sphère modeste, évitez d'appeler vos enfans, du nom des grands conquérans de l'ancien monde ; choisissez tout simplement dans le Calendrier un nom ordinaire, et croyez que si vos enfans savent le porter dignement, ils auront rempli, selon leur état, la tâche que le Créateur a imposée à tout homme, aussi bien que les Napoléon, les César et autres ont rempli la leur dans les vues de la Providence ! Mais surtout, pour l'amour de toutes les vertus, pas de noms Romains ! pas de Julius, de Marius, de Brutus, et autres terminaisons en *us* ! cela sent son collège, sa classe élémentaire d'une lieue ! Figurez-vous un peu un honnête ouvrier maçon, perché sur le haut de la cheminée qu'il répare ; il a besoin de mortier, il appelle son manœuvre : Marius, ici, Marius, du mortier ! ce diable de Marius ! il est d'une paresse !

To what base uses may we not come at last ?

Dryden.

Les Anglais, de tout temps, ont joué presque exclusivement, les égoïstes ! d'une réputation d'originalité ou d'*excentricité*, comme ils le disent eux-mêmes. Il suffit que le commun des mortels trouve une chose bonne, pour qu'ils la trouvent détestable ; qu'un usage soit reconnu comme convenable, pour qu'ils le rejettent et adoptent un usage diamétralement opposé. Vous avez un habit étroit, collant, vite il leur faut un habit large, ample, à plis flottants. Votre chapeau est à large bord, ils porteront un tuyau de poêle plutôt que d'en avoir un semblable,—vos bottes de cheval sont noires, bien cirées, bien vernies, les leurs seront rouges, et d'une simplicité presque malpropre,—vous avez un lorgnon, ils auront une *longuevue*,—enfin, en deux traits ; ayez ce que vous voudrez, ils auront le contraire, *vice versa* continuels, non interrompus de tout ce qui est, de tout ce qui se fait, se dit, se fera, se dira. Au surplus, *tolle, lege !* prenez et lisez :

Lady Georgiana II....., est une dame de haute volée, qui compte parmi les membres de sa famille, plusieurs noms des plus nobles et des plus distingués d'Angleterre. Elle a épousé un brave capitaine de l'armée Anglaise ; de cette union

naquirent treize enfans, ni plus ni moins, dont dix sont encore vivans. Elle a bien mérité de la patrie, comme vous voyez : disons cela, du moins, à sa louange. Son frère fut nommé Chevalier du Très-honorable Ordre du Bain, en récompense de ses services dans les guerres de la Péninsule. Nous la supposons âgée de 50 ans ! et vous avouerez que nous ne sommes pas sévères.

Le Lieutenant M.—est un beau jeune homme de vingt-cinq ans, qui joint aux avantages du rang et de la position dans le monde le modique et le modeste mérite d'un revenu annuel de quinze mille livres sterlings. Pauvre jeune homme !

Il semble que partout ailleurs ces deux personnages n'auraient jamais pensé à jouer le rôle ridicule et méprisable que leur attribuent les journaux anglais reçus par la dernière malle. Chaque fois que l'on vous parle d'un enlèvement, ne vous figurez-vous pas de suite, deux beaux enfans, bien choyés, bien gâtés, qui adorent, qui roucoulent, le plus pastoralelement du monde, et que les grands parents (les cruels !) ne veulent pas laisser égarer dans les sentiers tortueux d'un amour trop précoce pour être raisonnable ? Mais nos enfans s'impatientent, ils ont 18 ans ! ils sont riches, ils s'aiment, qui diable va donc les empêcher de s'unir ? Personne—aussi,

“ Vite en carrosse
Vite à la noce.”

un enlèvement ; retour des enfans prodigues ; meurtre du veau gras, et puis c'est fini... Mais en Angleterre ! je vous le disais toute à l'heure ce n'est plus ça du tout. Bah ! qu'est-ce qui serait trop commun, trop chose, un enlèvement comme il s'en fait partout. Il leur faut à eux des enlèvements comme on en voit guère, des enlèvements comme on n'en voit pas..... aussi vous devinez que le lieutenant M—avec ses 25 ans et ses £15,000 de rente n'eut rien de plus pressé que d'enlever Lady Georgiana II..... à son mari et à ses dix enfans !!!!! C'est là de l'excentricité ou nous ne nous y connaissons pas. Ajoutons qu'une plainte en demande de dommages-intérêts au montant de £20,000 sterling, a été portée par le Capitaine contre le volcur de mère de famille.

Le 12 de Février dernier, les deux Chambres de la Législature fédérale des Etats-Unis, se sont réunies dans la Chambre des Représentants, pour consacrer officiellement le triomphe électoral de MM. Polk et Dallas. Le vote de chacun des vingt-six Etats fut constaté, et il est résulté, comme on le savait déjà, que sur 275 suffrages, MM. Polk et Dallas en ont obtenu 170, et MM. Clay et Frelinghuysen, 107. En conséquence les deux premiers ont été proclamés Président et Vice-Président des Etats-Unis, pour quatre années à dater du 4 Mars, 1845.

Le nouveau Président est arrivé à Washington le 13 au soir. Son entrée dans la Capitale de l'Union fut tout-à-fait démocratique, sans bruit, sans pompe, sans faste, et pour cortège le peuple, le peuple de tous les rangs, de toutes les classes, qui le porta à un rang si élevé, par son suffrage, qui le prit dans ses rangs, pour le déclarer le premier d'entre ses serviteurs, et en même tems, le premier des citoyens ; on dit que ce pauvre peuple se pressa si fort ce jour-là autour du nouvel arrivé, qu'il eût toute la peine du monde à se dégager et à parvenir à l'hôtel Coleman où il est descendu. On raconte aussi que ce fut un jour d'exploitation magnifique pour les filous et les escrocs, et parmi les victimes on cite MM. Churchill et McAllister de la délégation de Kentucky, qui furent volés, le premier de \$200 et le second

de \$300, et M. R. V. Stevenson, un des amis et compagnons de M. Polk, qui fut assez heureux, lui, pour saisir dans sa poche d'habit la main du chevalier d'industrie, au moment où elle s'y glissait, par erreur sans doute.

Maintenant ce qui va préoccuper l'opinion publique pendant quelques jours encore, ce sera la composition du nouveau cabinet, si M. Calhoun demeurera Secrétaire d'Etat, et encore si le nouveau Président gouvernera dans le sens des démocrates du Nord ou du Sud. On pensait que si M. Polk n'unissait pas de plus en plus les deux fractions de son parti, il y aurait bientôt dans ce même parti démocrate, quelque grande scission ; et il pourrait arriver encore que l'annexion du Texas en serait la première cause. Quoiqu'il soit assez probable que le projet de loi à cet effet, sera rejeté par le Sénat, il ne faut pas croire que cette question en reste là ; non, car elle semble obtenir déjà trop de popularité pour cela. Il faut avouer que sous un point de vue d'intérêt national, l'Union Américaine ne peut que gagner par l'agrandissement de son territoire et l'extension de son commerce, mais les Etats du Nord ont parfois des moments d'inquiétude et de crainte, en pensant que ces immenses extensions de l'Union, vers le Sud et vers l'Ouest, qui ont des intérêts si distincts de ceux de l'Est et du Nord, ne viennent à détruire l'équilibre et la balance de l'intérêt fédéral ; en donnant dans les conseils de la nation, la prépondérance au Midi et à l'Ouest. Ces craintes ne peuvent qu'être augmentées par la nouvelle de la passation du Bill qui décrète l'admission à titre d'Etats de la Floride et de l'Iowa, qui n'ont aujourd'hui que le titre de *Territoires*. Ce Bill transmis au sénat, a été envoyé à un comité judiciaire.

L'occupation de l'Orégon fut amené sur le tapis, il y a quelques jours, dans le Sénat, par le représentant de Massachusetts, Mr. Adams. Ce noble vieillard a fait un éloquent discours, afin de signaler à ses compatriotes le danger qu'il peut y avoir de s'emparer au bout de l'an, du Territoire en litige ; et cela par force on autrement. Il a dit que la marche suivie par le Cabinet de Washington ne tendait à rien moins qu'à appeler sur le pays une guerre désastreuse. Voici ce qu'en dit l'habile rédacteur du *Courrier des Etats-Unis*. “ Nous croyons que Mr. Adams s'exagère les dangers du Bill de l'Orégon. Ce projet d'occupation a été tellement désoigné de ses aspérités premières, tellement amolli sous le cataplasme des amendements dilatoires, qu'il ne saurait engendrer un germe : les accoucheurs pacifiques de la Chambre l'ont délivré de ce germe menaçant. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une signification de la volonté qu'ont les Etats-Unis, d'en finir avec ce procès interminable, et la diplomatie est mise en demeure de prononcer un arrêt d'ici à un an. Elle le prononcera et le moyen qu'on emploie est le seul qui puisse le lui faire prononcer.”

Depuis la publication de notre dernier numéro, nous avons reçu des nouvelles d'Europe jusqu'au 4 de Février. Elles sont sans un grand intérêt. Il est bon de mentionner d'abord que l'Express parti de Boston à l'arrivée de l'Hibernia est arrivé à Montréal en 36 heures. Le Parlement Impérial s'ouvrait le 4 à Londres et le discours de la Reine n'a pu être apporté.

Nous voyons que Mr. Gladstone, le Président du Bureau de Commerce, avait résigné son siège et on ne pouvait trop dire pourquoi. On lui donne pour successeur le Vice-Président actuel du Bureau de Commerce, Lord Dalhousie. Sir Thomas Fremantle, ministre de la guerre, succède

à Lord Elliot, comme Secrétaire d'Etat, en Irlande, et doit avoir lui-même, comme successeur au département de la guerre, Mr. Sydney Herbert, premier Secrétaire de l'Amirauté, qui sera remplacé dans ces dernières fonctions par le très-honorable H. L. S. Corry.

Nous apprenons avec regret que Lady Mary Bagot est décédée à son château de Dorchester Terrace. Elle était fille aînée du Comte et de la Comtesse Mornington, et veuve de feu le Très Honble Sir Charles Bagot, ci-devant gouverneur-général du Canada.

En France, on a craint que le ministère Guizot ne se conserverait pas le pouvoir, mais cette crainte s'est effacée, et on le croyait assuré au moins durant cette Session.

Le Duc de Broglie, le fameux diplomate était attendu d'heure en heure de Paris à l'Ambassade Française, à Londres ; tous les préparatifs nécessaires à sa réception avaient été faits d'avance. Le Duc est chargé par le gouvernement Français d'une mission importante. Il s'agirait, pensait-on, du droit de visite et de la traite des nègres. On espère que les difficultés existant depuis si longtemps seront terminées à la satisfaction des deux nations.

Dans notre Chambre d'Assemblée, les Bills d'Education et de Municipalités ont passé leur seconde lecture et ont été référés à un comité particulier.

Une autre mesure dont la passation causera une satisfaction générale dans le pays, nous en sommes sûr, c'est celui qui tend à incorporer le “ Collège de Médecine et de Chirurgie de Montréal ;” ce Bill fut discuté en Chambre Lundi.— Il fut présenté par M. Scott, le Député du Lac des Deux Montagnes. Le ministre lui fit toute l'opposition en son pouvoir, Mr. le Procureur-Général prétendit même que le Parlement Colonial ne pouvait confier à aucune corporation le pouvoir de conférer des diplômes et des degrés, et qu'il fallait pour cela une Charte Royale. Mais Mr. Roblin fit voir à la Chambre par un Statut du Haut-Canada que le Collège Victoria avait été incorporé et avait joui des privilèges dont il était question, par un simple acte d'incorporation de la ci-devant province du Haut-Canada, quoique Mr. Sherwood prétendit le contraire un instant auparavant et soutint que c'était une Charte Royale que possédait le Collège Victoria. Enfin après une longue discussion sur la division, le ministère fut battu par une large majorité.

Nous ne dirons rien du Bill introduit par Mr. Moffatt, tendant à contraindre les communautés religieuses et autres corporations à soumettre un état de leurs biens-fonds et revenus à la Législature, annuellement, car ce Bill ne fut seulement pas lu une première fois.—On fit voir de suite à son moteur que si la Couronne, par suite de sa prérogative avait le droit de s'informer périodiquement si certaines corporations à qui des Chartes avaient été accordées, se renfermaient dans leurs droits et leurs obligations, il serait injuste et vexatoire et même illégal de forcer ces corporations à donner un état au Parlement ; qu'on aurait le même droit de forcer tous les citoyens à donner un état de leurs affaires.

Mardi, une adresse de félicitation au Gouverneur fut votée par la majorité de la Chambre d'Assemblée, sur l'Honneur insigne conféré à Son Excellence par Sa Gracieuse Majesté—en lui donnant le titre de Baron et l'appelant à la pairie. Cette adresse amena un déploiement d'éloquence des deux côtés de la Chambre. L'opposition ne pouvant approuver l'administration actuelle, opposa le projet d'adresse tel qu'il était conçu et

Mr. Christie proposa un amendement, mais le côté ministériel avait rassemblé ses forces pour l'occasion, et quand vint la division, 45 votèrent l'adresse et 25 se prononcèrent contre.

La mesure qui autorise le Capt. Harris à faire divorce à cause de l'infidélité de son épouse a été emportée le 21 Février, dans le Conseil, par une majorité de deux. Tous les membres Canadiens-Français se sont opposés à cette mesure—immorale selon nos mœurs et contraire à notre religion. Ils ont entré leur protêt dans les Registres contre une semblable législation si contraire à nos lois. Nous n'avons pas eu le bonheur d'assister aux débats, mais on dit que l'hon. Orateur du Conseil fit un éloquent discours dans la négative, ainsi que Mr. de Boucherville. Mr. Neilson s'est aussi prononcé contre le divorce.

Le Gouvernement a eu le bon esprit de faire réparer la Chambre d'Audience de St. Hyacinthe. Nous voyons cela avec plaisir, car, il ne faut pas se le dissimuler, l'apparence extérieure des Cours de Justice a plus d'influence qu'on ne pense généralement sur l'esprit du peuple, et est bien propre à faire respecter ou mépriser la Justice elle-même, selon que cette apparence est respectable ou mesquine. Nous reviendrons probablement sur ce sujet, et nos lecteurs conviendront, s'ils ont quelquefois visité nos Salles d'Audience, que nous ne manquerons pas de trouver à corriger tant dans l'apparence extérieure matérielle que dans l'administration des lois elles-mêmes. Les réparations faites à la Chambre d'Audience de St. Hyacinthe ont fait de cet édifice un ornement de plus à ce joli village.

LES DAMES DU SACRÉ CŒUR.

Nous avons dans notre dernier numéro extrait quelque chose des *Mélanges Religieux*, au sujet des maisons fondées sous ce nom, dans les différentes parties du monde civilisé, pour l'éducation des jeunes personnes. Nous disions qu'il y avait déjà plus de 60 maisons des Dames du Sacré Cœur, fondées depuis 1800. Nous donnons ci-dessous les noms des principales villes en Europe, en Afrique et en Amérique, où elles se trouvent :

FRANCE :	
Paris,.....	1
Près Paris à Conflans,.....	3
Beauvais,.....	1
Amiens,.....	1
Lille,.....	1
Tours,.....	1
Lomans,.....	1
Nantes,.....	1
Quimper,.....	1
Niort,.....	1
Poitiers,.....	1
Bordeaux,.....	1
Perpignan,.....	1
Toulouse,.....	1
Aix,.....	1
Marseille,.....	1
Avignon,.....	1
Annonay,.....	1
Lyon,.....	3
Besançon,.....	1
Autun,.....	1
Nancy,.....	1
Charleville,.....	1
Metz,.....	1
Près de Colmar,.....	1
Montpellier,.....	1
BELGIQUE :	
A Yello St. Pierre près Bruxelles,.....	1
ANGLÈTERRE :	
Beary Mead près de Londres,.....	1
Camington,.....	1
IRLANDE :	
Roscrea,.....	1
SUISSE :	
Montet près de Fribourg,.....	1
POLOGNE :	
Leopold,.....	1

ITALIE :	
Chambéry,.....	1
Turin,.....	1
Pignerol,.....	1
Padoue,.....	1
Saluces,.....	1
Gênes,.....	1
Parme,.....	1
Lorette,.....	1
St. Elpédis,.....	1
Rome,.....	3
AFRIQUE :	
Alger,.....	1
AMÉRIQUE :	
Louisiane,	
St. Michel près de la Nouvelle-Orléans,.....	1
Grand Côteau près des Apolouses,.....	1
Missouri,	
St. Louis,.....	1
St. Charles,.....	1
Florissant,.....	1
Puttawawhites,.....	1
Pensylvanie,	
McSherry's Town,.....	1
New-York,	
New-York,.....	1

Nous devons mentionner que chez les Dames du Sacré Cœur, l'éducation se fait et se donne dans les deux langues, que, pour cela, la moitié des Dames qui enseignent sont Anglaises, et que ce n'est qu'à la supériorité de leur mode d'enseignement, à la perfection de ce mode qu'elles ont dû leurs brillants succès dans l'éducation des jeunes personnes, et surtout leur popularité, partout où elles sont allées. Ci-suit le programme de leur enseignement :

PENSIONNAT
Des Dames du Sacré-Cœur.

Cet établissement renferme dans son plan d'éducation tout ce qui peut former les jeunes personnes aux vertus et aux connaissances convenables à leur sexe. La nourriture est saine et abondante. Le vaste terrain dépendant du couvent offre aux élèves des promenades agréables et un exercice nécessaire à la santé. Rien n'est négligé de ce qui peut contribuer à entretenir ou à améliorer la santé, et à donner l'habitude de l'ordre, de la propreté et de la bonne tenue. En maladie, on leur prodigue des soins assidus, et la vigilance est continuelle en tous tems et en tous lieux.

ENSEIGNEMENT.

Le cours d'Instruction renferme : la lecture, l'écriture, la grammaire anglaise et la grammaire française, l'arithmétique, l'histoire ancienne et l'histoire moderne, la chronologie, la mythologie, la littérature, un petit cours de logique, et de rhétorique, la géographie, la sphère, les éléments d'astronomie, de physique, de chimie et de botanique, l'économie domestique, la couture et la broderie, en tous genres. L'allemand, l'italien, l'espagnol, ainsi que la musique, le dessin, la peinture, etc., sont payés à part.

OBSERVATIONS.

Les parents recevront tous les 6 mois le bulletin de la santé, de la conduite et des progrès de leurs enfants.

Les élèves ne peuvent recevoir de visites que le jeudi. Ces visites sont restreintes à celles des pères et des mères, des frères et des sœurs, des oncles et des tantes. On n'admettra les autres personnes qu'avec l'autorisation expresse des parents.

Chaque année les élèves auront un mois de vacances, qu'elles pourront passer dans leurs familles, ou dans l'établissement.

La fondation projetée à Montréal n'affectera, dit-on, en rien celle de St. Jacques, qui sera continuée par des Dames du Sacré-Cœur, comme ci-devant, pour ceux qui préféreront la campagne. Nous sommes donc persuadé que tous les amis d'une éducation chrétienne, vertueuse et en même tems achevée, principalement dans les deux langues du pays, le français et l'anglais, accueilleront, avec la plus haute satisfaction et avec le plus grand zèle, l'occasion favorable, qui se présente en ce moment, d'obtenir pour notre beau pays, et pour la cité de Montréal en particulier, un établissement qui nous assure des avantages si précieux pour la génération présente et presque incalculables pour notre avenir. Car on

comprend que plus la population de notre ville augmente, plus les établissements de ce genre deviennent utiles et nécessaires. Nous voyons que, dans plusieurs villes de France où la population est à peine égale à la moitié de celle de Montréal, il s'y trouve, à la fois, plusieurs communautés religieuses enseignantes, et bien loin de se nuire, elles n'en sont que plus florissantes. Montréal ne doit donc point rester en arrière, et puisqu'elle est la capitale des Canadas, elle doit en être aussi la première en éducation.

UN MEURTRE A NEW-HAVEN.— Un ouvrier, nommé Lucius Osborn, a été trouvé, lundi dernier, près du pont du Rail-road de New-Haven, horriblement mutilé. Son cadavre était gelé. Il avait probablement été ainsi coupé en morceaux par des voleurs, car on ne trouva pas sur lui la montre et la chaîne d'or qu'il portait en quittant son domicile.

MARIAGES.

A Québec, le 18, M. L. A. Ritter, à Delle Marion Louise-Willshire, fille de feu le major Jarritt.
A Toronto, le 13, par le révd. M. Selly, M. le baron De Fleur, à Elizabeth-Ann, fille de M. Joseph Sherburne.

DECES.

En cette ville, le 25, le lieutenant colonel James William Bouverie, commandant le 89e régiment, âgé de 43 ans, et fils d'Edouard Bouverie, écrl., de Lapré-Abbey, Northampton, Angleterre.
A Ste. Marie-de-Mounoir, Dlle. Rose Laberge, à l'âge de 19 ans.
A Ogdensburgh, N. Y. le 20 janvier dernier, après une douloureuse maladie, M. Henry Newcomb, âgé de 30 ans, fils de M. le Dr. Newcomb, l'un des députés canadiens à la Nouvelle-Gallo Méridionale.
Aux Trois-Rivières, le 14, M. Robert Gilmour, âgé de 66 ans, assistant-commissaire général.
A St. Pierre, île d'Orléans, le 21, Messire Philippe-Auguste Parent, ancien curé de cette paroisse, à l'âge de 57 ans, après trois ans et demi de maladie, M. Parent était dans sa 34e année de prêtrise, et avait desservi avec zèle la mission de Carraquet (Baie des Chaleurs) et les Paroisses de St-André, du Cap St-Ignace, et enfin celle de St. Pierre où il est mort.
A Québec, le 24, Louis-Pierre-Gabriel, à l'âge de 2 ans 3 mois et 9 jours, enfant de M. Louis Bilodeau, marchand.

ABONNEMENTS.

LA REVUE CANADIENNE paraîtra le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

La souscription à LA REVUE CANADIENNE sera de Quatre Pistres par an, payable la moitié à demande, et l'autre moitié après le premier semestre. Nous recevrons pour ce journal des annonces, avertissements, etc. adaptés à notre mode hebdomadaire de publication, au prix des autres journaux de cette ville.

Les lettres, communications, etc. etc. devront être et seront adressées, (affranchies), au Rédacteur en chef, Bureau de LA REVUE CANADIENNE, chez M.M. Lovell et Gibson, imprimeurs, No. 7, Rue St. Nicolas.

AGENS.

A Soulard, écrl.....	Québec.
L. G. Duval, écrl.....	Trois Rivières.
L. V. Siotte, écrl.....	St. Hyacinthe.
J. P. Lantier, écrl. M.P.P....	Vaudreuil.
L. A. Olivier, écrl.....	Berthier.
I. G. DeLorimier, écrl.....	L'Assomption.
P. L. LeTourneux, écrl.....	Rivière Chambly.
Frs. Caron, écrl.....	Amherstburg.
H. de Rouville, écrl.....	Sorel.
H. F. Marchand, écrl.....	St. Jean.
Tancredo Sauvageau, écrl...	Laprairie.
F. X. Valade, écrl.....	Torreboune.
Col. A. C. Tascheranu, écrl.	D'Eschambault.

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Rédacteur en chef et Propriétaire.

Bureau de LA REVUE CANADIENNE, No. 7, Rue St. Nicolas, derrière la Banque du Peuple.

MONTREAL.
DE L'IMPRIMERIE DE LOVELL ET GIBSON.